

➤ **ANGERS 21**
Toutes les cultures pour tous

> Culture > Service > Emploi > Jeunesse > Environnement >

AU BONHEUR DES ANGEVINS

Les commerces d'Angers dans l'histoire
XIX^e-XX^es



Angers
www.angers.fr

Avant - propos...

« Au Bonheur des Angevins », pour paraphraser un célèbre titre de la littérature française, paru en 1883, présente sur ses rayons l'histoire des enseignes de détail et de gros – sédentaires - à Angers. Ce n'est pas une synthèse d'histoire économique, mais un bouquet de vie quotidienne aux senteurs variées.

L'artisanat n'en est pas écarté. Il est très difficile, jusqu'à même une date avancée du XX^e siècle, de faire le départ entre production artisanale et commerce. Un grand nombre de commerçants du XIX^e siècle sont des artisans commerçants. La concentration de la production et les structures de distribution étant embryonnaires, chacun vend sa propre production, le coutelier ses couteaux, le chapelier ses chapeaux, le malletier ses valises.

À l'exposition, le visiteur pourra s'imaginer « faire des courses » comme en 1900-1930. Avec cette publication, il prolongera sa découverte – ou redécouverte - des enseignes qui ont compté dans la vie de la cité. « Au Bonheur des Angevins » est aussi « Au Bonheur du patrimoine », un patrimoine collectif qui s'est beaucoup enrichi à l'occasion de cette manifestation, grâce aux témoignages apportés par chacun.

Sylvain Bertoldi
Conservateur en chef des Archives d'Angers

Sommaire

Une histoire des commerces

- P. 2 Difficile reconstitution. Quelles sources ?
- P. 3 Gonnet avait raison ! Méthodologie pour une remontée du temps
- P. 4 Commerce et commerces
- P. 5 La géographie commerciale angevine du XVIII^e siècle à nos jours
- P. 6 Attirer le chaland
- P. 7 Après-midi de shopping en 1924
- P. 8 Longévité des commerces ?
- P. 9 Les grandes dates du commerce à Angers

Zoom sur quelques enseignes

- P. 10-11 Alimentation..... Épicerie à volonté
La pâtisserie Saulnier
- P. 12-13 Hôtels – restaurants – cafés..... L'hôtel-restaurant du Cheval-Blanc
Le *Grand Café du Boulevard*
- P. 14-15 Grands magasins..... *Aux Dames de France*
À l'Enfant prodigue
- P. 16-17 Habillement *À la Ville d'Angers*
Cent mille chapeaux
La saboterie Lebreton, rue Baudrière
- P. 18-19 Soins du corps..... Les parfumeries Houssin et Normandin
Des pharmaciens inventifs
- P. 20-21 Équipement de la maison..... Les meubles d'art André
Joubert, le palais de la céramique
- P. 22-23 Loisirs..... Jacques Evers, photographe passionné
Le garage Malinge, le plus grand de l'Ouest

Aux Mille et Un Articles : petit dictionnaire du commerce angevin

- P. 24 – 36 *Aux Mille et Un Articles*
Bibliographie et remerciements

Faire l'histoire des commerces : une difficile reconstitution...



Alfred Brard, pharmacien droguiste, 2 rue Plantagenêt.
Carte photographique réalisée à l'occasion de l'exposition d'Angers de 1895. Arch. mun. Angers, 12 Fi 39.

L'histoire du commerce de détail est un sujet encore vierge, ou presque. Des approches ont été données à Angers, au sein d'études générales réalisées par quartier, mais le commerce n'y constitue qu'un objet de réflexion parmi d'autres, essentiellement statistique.

Le sujet, plaisant à première vue, n'est pas commode, il est vrai : valse des enseignes, modes de transmission ne laissent que des traces fugitives. Il faut d'abord compter sur l'histoire orale. Les sources écrites sont éparpillées à travers maintes séries de documents et souvent indirectes. Les fonds constitués, quand il y en a, sont maigres et peu exploitables. Le plus souvent, les détaillants n'achètent qu'un fonds de commerce, par acte sous seing privé succinctement enregistré par l'administration du même nom.

Ces actes ne laissent donc guère de trace, d'autant que les archives familiales n'en ont pas fait grand cas. À la différence des actes notariés, ils ne mentionnent d'ailleurs que de façon très allusive les origines de propriété. C'est seulement à partir de juillet 1918 que les actes sous seing privé ont été conservés en texte intégral, mais comme les actes notariés de moins de cent ans, ils ne sont pas encore librement communicables. Si, en revanche, les détaillants ont fait en même temps l'acquisition de l'immeuble où se trouve leur commerce, minutes notariales, ou leur transcription intégrale dans les registres des hypothèques, fournissent d'intéressantes informations.

Lorsque les témoins ont disparu, le chercheur n'a donc le plus souvent à se mettre sous la dent qu'annuaires, recensements, journaux et revues locales et gare aux variations de la numérotation des immeubles qui brouillent les pistes ! Après le manque de sources, c'est le second obstacle sérieux dans l'étude des commerces. Il s'agit d'abord de décrypter les changements et d'établir des équivalences. Sans cela, toutes les recherches « généalogiques » sur les commerces tombent à plat. Le *Grand Café du Boulevard* existait-il avant 1880 ? Non, répondent les annuaires.

Quelles sources ?

Sources directes

Chambre de commerce et d'industrie

Délibérations de l'Assemblée consulaire (depuis 1804)
Service général, dossiers « commerce »
Service Commerce, dossiers d'études
Fichier consulaire des commerces
Dossiers biographiques des membres
Contrats d'apprentissage (depuis 1914)

Archives municipales

2 F – Commerce et industrie
1 G – Patentes (An IV-1809)
2 I – Police des lieux publics (cafés, meublés, marchés...)
3 I – Incendies (Palais des Marchands...)
4 I – Police urbaine (droits de place, commerces...)
8 I – Hygiène et santé publique (pharmaciens...)
2 J – Fonds Triquier (cordonnerie)
3 J – Imprimerie Siraudau (catalogues imprimés pour les clients...)
4 J – Commerces : factures à en-tête
Par la suite seront accessibles, les fonds Pelé, Sourice, Pécha, Viéron

Archives départementales

43 M – Police des commerces
50 M – Hygiène et santé publique
56 M – Expositions du commerce et de l'industrie
64 M – Chambre de commerce
65 M – Commerce et industrie
66 M – Statistiques, faillites, sociétés coopératives...
67 M – Rapports et enquêtes sur le commerce et l'industrie
68 M – Foires et marchés
6 U 1 – Archives du Tribunal de commerce

Registres du commerce (à partir de 1920)
Registres de dépôt des marques de fabrique et de commerce
Faillites

Sources indirectes

Presse locale (publicités et articles sur les commerces)
Annuaire de Maine-et-Loire et Siraudau

Archives municipales

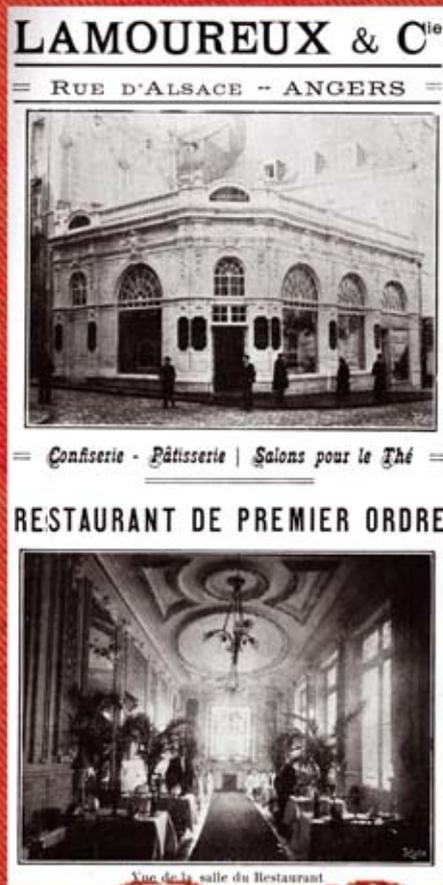
D – Délibérations du conseil municipal
E – État civil
1 F – Recensements de la population
G – Cadastre et impositions
1 K – Listes électorales
M – Bâtiments communaux : halles et marchés, poissonnerie...
1 O – Dossiers de voirie
P – Culte (pour les commerçants protestants)
T – Permis de construire
56 W – Bureau du Bien public (foires et marchés...)
57 W – Dossiers de voirie
Revue de presse (1279 W...)
1 J – Dons et achats. Pièces isolées (nombreux documents sur les commerces)
1 Fi – Cartes et plans, cadastres et atlas
4 Fi – Cartes postales
5 Fi – Photographies
6 Fi – Affiches
9 Fi – Collection Robert Brisset
12 Fi – Exposition d'Angers, 1895, cartes photographiques des exposants

De nombreux autres fonds iconographiques ont été constitués à l'occasion de l'exposition

En 1880, le limonadier Chéreau est bien au 14, numéro du Grand-Café jusqu'à sa fermeture en 1968. En 1879, plus rien au 14, seulement un certain Rouillard, cafetier au 9. C'est que le 14 de 1880 n'est autre que le 9 de 1879 ! Mais cela, seule une étude fine des habitants du 14 et du 9 a permis de le savoir. Car, des changements de numérotation, nul tableau récapitulatif dans les documents officiels...

À titre d'exemple de ces changements, prenons encore le boulevard de Saumur, rebaptisé Maréchal-Foch en 1929. Le numéro 1 a d'abord été au carrefour du Haras, et non à l'hôtel d'Anjou. Les numéros impairs se trouvaient du côté de la rue Saint-Aubin. En 1880, la numérotation est retournée comme un gant et inversée : désormais l'hôtel d'Anjou sera au 1. Les changements ne sont pas terminés. En 1936, toute la partie située au-delà de la rue Saint-Julien est renumérotée. Ainsi, le 36 actuel était le 24 en 1880, le 3 en 1879 et le 27 en 1845. Quatre générations de numéros en quatre-vingt-dix ans !

Quand enfin vous avez retrouvé un certain nombre d'éléments du puzzle commercial que patiemment vous reconstituez, bien heureux encore s'ils ne se contredisent pas et ne viennent troubler l'image qui se formait à peine ! Une seule solution : multiplier, vérifier, confronter les sources. Il vous faudra un iceberg de recherches pour écrire quelques lignes.



Restaurant Lamoureux, 16 rue d'Alsace (actuel magasin Pimkie).
1911. Arch. mun. Angers, Guide illustré *Au Pays d'Anjou*.

Archives départementales

5 E – Minutes notariales
O – Administration communale
3 Q – Administration de l'enregistrement
4 Q – Conservation des hypothèques
1 J – Dons et achats. Pièces isolées
3 J – Fonds Victor Dauphin (arts et métiers)
24 J – Fonds Jean-Baptiste Guépin
113 J – Fonds Hippolyte Oger
6 Fi – Cartes postales
7 Fi – Affiches
11 Fi – Collection Célestin Port

Gonnet avait raison !

Méthodologie pour une remontée du temps

Une facture à en-tête de 1909 disait : « Horlogerie, bijouterie, joaillerie Émile Goupil, A. Gonnet successeur, 3 rue d'Alsace, fondée en 1760 ». Oui, mais des preuves !

À partir d'une facture

Grâce à la mention, combien précieuse, « ancienne maison Gaillard », nous remontons en un clin d'œil à 1830. Avant, comme souvent, c'est le trou noir. Plus de liste de commerçants dans les annuaires de Maine-et-Loire, plus de recensement, mis à part quelques documents fragmentaires pour 1800, 1802 et 1825. Pas de listes électorales non plus, pour cette époque. Comment faire ? Consultons les matrices cadastrales de 1810, qui donnent la liste des propriétaires d'Angers dans l'ordre alphabétique. La chance est avec nous, les Gaillard sont propriétaires de leur immeuble. Voici Pierre Gaillard, orfèvre rue Saint-Laud. L'état civil indique qu'il y décède le 16 mars 1814. Pas de Gaillard dans les recensements de 1800 et 1802. Dommage, car la rue Saint-Laud y figure, avec l'équivalence entre numérotation ancienne de 1769 et numérotation nouvelle.

Remonter avant 1810 à tout prix

À quel orfèvre de la rue Saint-Laud Pierre Gaillard a-t-il pu succéder ? Jusque-là, avec une seule lignée à remonter – le patronyme toujours identique servant de guide – il a été facile de se passer de numérotation. Celle-ci est d'ailleurs souvent inutilisée jusqu'en 1851, désordonnée et très changeante en tout cas au XIX^e siècle. La rue Saint-Laud en est le parfait exemple. On passe ainsi du 22 au 89... Mais quand le prédécesseur porte un patronyme différent, quand le métier en question est très représenté dans la rue, il faut absolument faire le lien par la numérotation de l'immeuble. À quel numéro la boutique de Gaillard correspond-elle dans le recensement de 1769 ? Les activités commerciales étaient assez stables à cette époque. Si elle est occupée par un orfèvre en 1769, il y aura toute chance pour qu'il soit le prédécesseur de Gaillard. Cette fois, c'est le cadastre de 1840 qu'il faut employer, car le plan de la partie intra-muros n'a pas été conservé pour 1810. Les matrices de 1840, dont le classement initial est l'ordre alphabétique des propriétaires, indiquent un Joseph Gaillard à la parcelle 1664 rue Saint-Laud.

Échec si près du but ?

Le plan de François Moron, conservé aux Archives municipales, se révèle alors très précieux. Cet érudit angevin a réalisé dans les années 1980 une sorte de cadastre pour 1769 en reportant sur un fond de plan de 1736 l'intégralité des 4 116 numéros des maisons recensées en 1769. La comparaison entre le plan cadastral de 1840 et celui de François Moron montre que la parcelle 1664 correspond au numéro 1070 de 1769. Malheureusement, pas d'orfèvre à cette adresse en 1769 ! Un marchand, sans plus de précision. Voyons les registres de la capitation, en 1770, qui reprennent la numérotation du recensement. Rien ! En 1771 ? Toujours pas d'orfèvre. La méthode est-elle fiable ? Pour s'en assurer rapidement, il faut se rapprocher au maximum de 1810, période d'activité de l'orfèvre Gaillard. Qui exerçait au numéro 1070 pendant la Révolution ?

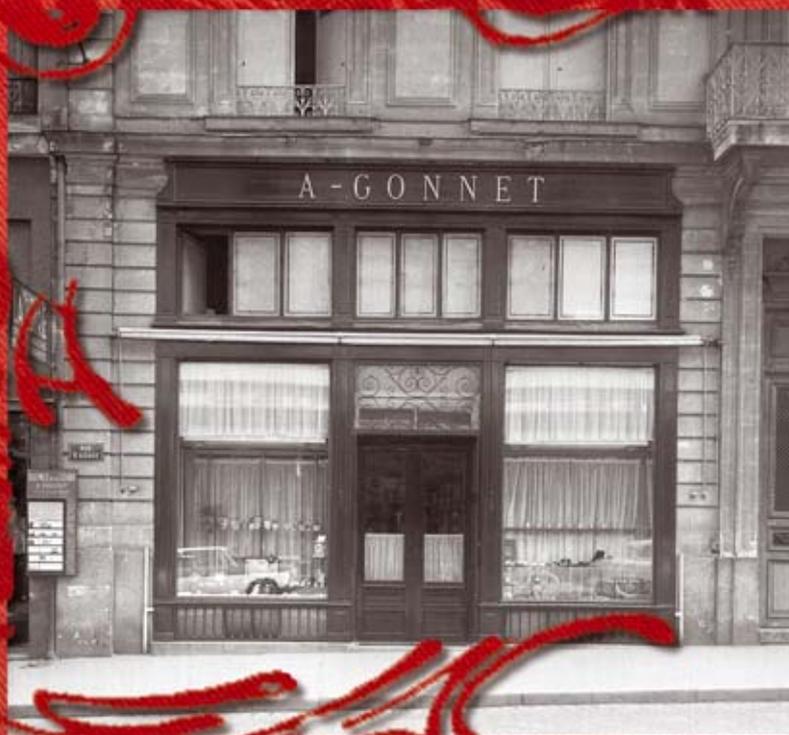
Enfin le dénouement !

Une seule source, établie suivant la numérotation de 1769 : la contribution mobilière, à partir de 1791. La rue Saint-Laud est à cheval sur les sections Saint-Pierre et Saint-Maurice, et donc, comme d'habitude, morcelée par les agents recenseurs sur plusieurs grands cahiers. Le numéro 1070 apparaît enfin, occupé... par un orfèvre, Viot, en 1791. Voilà donc le prédécesseur de Gaillard !

La recherche reprend en remontant le temps, dans les registres de la capitation, à partir de 1789. Nouvel obstacle : Viot disparaît en 1772. Plus rien au numéro 1070. A-t-il déménagé ? L'informatisation du recensement de 1769 donne vite la réponse : il est de l'autre côté de la rue, au numéro 920...

C'est reparti... Quelques difficultés au-delà de 1770, car il n'y a plus de numérotation des maisons. Fort heureusement, les agents de la capitation ont toujours suivi à peu près le même plan... et le confiseur Fabre sert de point de repère. Résultat : Viot a débuté sa carrière en 1759... On voit qu'il est jeune à l'époque : il ne paie que 5 livres de capitation. L'année précédente, c'est le notaire Voisin qui occupe cet emplacement de la rue Saint-Laud. Ainsi la facture à en-tête Gonnet avait-elle raison, à une année près !

Épilogue heureux. Toutes les recherches ne bénéficient pas de cette conjonction de chances, il s'en faut de beaucoup !



Devanture du magasin. Vers 1920. Photographie. Coll. Pascal Guiraud.

Commerce et commerces

1791. La loi Le Chapelier supprime les corporations qui réglementaient de façon très stricte l'exercice des métiers. Désormais, chacun est libre d'exercer un métier, à condition de payer une patente.

Soutenir le commerce

Les juridictions consulaires d'Ancien Régime sont remplacées en 1791 par des tribunaux de commerce, élus par les commerçants, chargés de statuer sur les contestations commerciales. Un nouveau Code de commerce est promulgué en 1807. Les commerçants sont obligés de tenir des livres de commerce. Trois sont exigés : le livre journal, comportant toutes les opérations journalières effectuées ; le livre d'inventaire et celui des copies de lettres.

Une Chambre consultative des arts et manufactures est créée à Angers en 1804 pour favoriser le développement du commerce. Le décret du 21 novembre 1855 la transforme en Chambre de commerce et d'industrie de plein exercice. Son ressort départemental est réduit en 1896 et 1898 par l'ouverture des Chambres de commerce de Saumur et de Cholet. Établissement public dont l'assemblée est élue par commerçants et industriels, elle représente les intérêts économiques auprès des pouvoirs publics, dispense conseils aux entreprises et formation aux apprentis. Pour aider les commerçants, des cours sont organisés depuis 1909. Un service « Commerce » est mis sur pied en 1962.

Registre du commerce

La loi du 18 mars 1919 institue le registre du commerce. Il est ouvert en Maine-et-Loire le 8 juillet 1920. Tout commerçant français ou étranger doit s'y faire inscrire dans le mois qui suit l'ouverture de son commerce. Véritable état civil, c'est un document précieux pour l'histoire des commerces, mais il n'est pas complet. Beaucoup omettent de faire leur déclaration ou la font avec... des années de retard !

Différentes formes de commerces

Détaillants indépendants et commerces de gros : c'est le commerce par excellence du XIX^e siècle. Les halles regroupent beaucoup de détaillants en alimentation. Certains ont double commerce : aux halles et en magasins. Colporteurs et marchands sur les foires et marchés sont aussi nombreux. Ils s'approvisionnent en ville, parfois auprès de marchands spécialisés, comme Marcel Thomas, place des Halles (Louis-Imbach) qui déclare en 1927 une « mercerie pour colporteurs ». À partir de 1875, le grand magasin apparaît à Angers avec le *Palais des Marchands*.

Prix d'un fonds de commerce en 1919 (valeur incorporelle de l'enseigne, clientèle...)

Café restaurant épicerie, 46 rue du Mail : 1 500 F
Malletier (Abrivard), 33 rue des Lices : 4 000 F
Coutellerie, objets d'art, 10 rue Voltaire : 8 000 F
Hôtel Central, place de la Visitation (actuel Royal Hôtel) : 10 600 F

Comparaison avec la grille des salaires annuels (administratifs) de la Ville d'Angers en 1919 :

- Secrétaire général : 6 000 F
- Chef de bureau : 2 450 F à 4 000 F
- Commis : 1 400 à 2 100 F

Commerces de gros et de détail peuvent se transformer en société (anonyme, SARL, en nom collectif), avoir des succursales jusqu'à devenir société à succursales multiples, comme l'épicerie Brisset en 1908 ou les Docks de France (siège à Tours, implantés à Angers à partir de 1921). Le dépôt central approvisionne les succursales par une noria de camions.

Les coopératives de consommateurs répartissent les bénéfices entre leurs membres : Société coopérative Angers La Madeleine fondée en 1901, Coopérative ouvrière rue du Quinconce... Les coopératives de détaillants organisent en commun leurs achats : Système U, Bijoutiers de France...

Nouveaux systèmes

Aujourd'hui, peu de commerçants indépendants restent isolés. Ils font souvent partie de groupements d'achat. Ce sont des « indépendants associés ». Certains appartiennent à des chaînes volontaires, liées à un grossiste régional par un contrat d'approvisionnement (Spar). Les autres enseignes sont désormais pour la plupart franchisées. Le franchiseur accorde aux franchisés, moyennant participation financière, le droit d'exploiter son entreprise suivant le concept qu'il a défini. Leur nombre est en augmentation (32 400 en 2001). Inconvénient majeur : l'uniformisation générale des commerces dans tout l'Hexagone.

C'est que les commerçants ont dû s'organiser face à la concurrence de nouvelles formes de magasins. D'abord les magasins populaires, à partir de 1928 en France (Uniprix). Le prix le plus élevé ne devait pas dépasser 10 F, poids ou quantité de marchandises était en rapport. Monoprix ouvre un magasin de ce genre rue Voltaire en 1932, à la place de la Ville-d'Angers.

Grandes surfaces

Concurrence plus redoutable avec les grandes surfaces en libre-service : supérette de 120 à 400 m², supermarché jusqu'à 2 500 m², très grand supermarché jusqu'à 5 000 m², au-delà, hypermarché, mot inventé en 1968. Ceux-ci amènent dans leur sillage une cohorte de grands magasins spécialisés. Ils permettent aussi à des magasins de détail de se regrouper dans leurs galeries commerciales. Une « nouvelle race de magasin » est née en 1987 (1992 à Angers) : le hard discount, libre-service alimentaire à bas prix et nombre d'articles restreint. Parallèlement, on commence à revenir vers des commerces à taille plus humaine, et multiservices, comme autrefois les épiceries à tout faire...



Épicerie Brisset. Vers 1930. Carte photographique. Coll. part.

La géographie commerciale angevine du XVIII^e siècle à nos jours

Mouvements de population, évolution de l'urbanisme déterminent la géographie commerciale. L'activité commerciale connaît un profond bouleversement dans les années 1870-1900. Encore ne concerne-t-il que le cœur de la ville. 1970 : l'évolution est plus radicale, cette fois à l'échelle de l'agglomération.

Regroupés en corporations sous l'Ancien Régime, les métiers le sont aussi souvent topographiquement, pour des questions pratiques ou de salubrité. Beaucoup ont donc donné leur nom aux rues qu'ils colonisent : tanneurs, autour de la rue de Tannerie ; bouchers, rue de la Boucherie (future rue Plantagenêt). Confiserie et distillerie ont pignon sur la rue Saint-Laud, terre d'élection des magasins chics : orfèvrerie, soieries, accessoires de mode, livres... Là ouvre le premier café de la ville, à la fin du XVII^e siècle.

De l'axe Baudrière - Saint-Laud...

Cette géographie commerciale ne change guère jusque dans les années 1870. La rue Baudrière concentre les magasins de nouveautés à partir des années 1830. Le haut de la ville, au-delà d'une ligne rue Toussaint, place du Ralliement, place des Halles, est plus résidentiel que commerçant, sauf exception de la rue Saint-Aubin. La rue Baudrière et la ligne Saint-Laud - Poëliers - place des Halles restent les principaux axes de l'activité, renforcés par les quais et la rue du Mail où élit domicile le commerce de gros, surtout textile. Viennent ensuite l'extrémité de ces grands axes vers les faubourgs Saint-Jacques, Saint-Michel et Bressigny.

... À l'axe Lenepveu - Alsace - Voltaire

Les grandes transformations urbanistiques des années 1850-1880 provoquent le premier changement profond. La place du Ralliement, jusque-là résidentielle, « décolle » à partir de l'ouverture de la rue d'Alsace en 1868, débouché commode sur le boulevard. Le percement ou l'agrandissement des rues Plantagenêt, de la Roë, Lenepveu, Chaussée-Saint-Pierre, Chaperonnière et Voltaire, dotées pour ces dernières de beaux immeubles de type haussmannien, bouleverse les situations acquises.

Il faut une génération pour assimiler cette évolution. La réflexion faite en 1893 au fourreur Pécha partant rue Voltaire témoigne des mentalités traditionnelles : « Jamais le commerce ne marchera dans un quartier si éloigné du centre ! ». Pendant plus de trente ans, la rue Saint-Laud se lamente sur son sort. Tour à tour, les commerces de luxe la désertent : les porcelaines Simon, le confiseur Ruby pour la rue d'Alsace ; les parapluies Graffeuil, le chapelier Siéglé, les nouveautés à la *Ville d'Angers*... pour la rue Voltaire. Le nœud du commerce chic, c'est désormais l'axe Lenepveu - Alsace - Voltaire.

Puis le boulevard

Au fil des années, le commerce remonte du bas de la ville pour se concentrer entre le Ralliement et le boulevard. L'évolution s'accélère après l'incendie du *Palais des Marchands* en 1936, qui laisse un terrain vague rue Baudrière. Les quais, quartier à la mode en 1850, se paupérisent. Le quartier de la République s'anémie. La place du Ralliement elle-même perd insensiblement de son animation après les années vingt et surtout après la fermeture de ses grandes enseignes au début des années cinquante. L'endroit chic, c'est à présent le boulevard, avec ses belles vitrines d'automobiles rutilantes, son salon de thé sélect, *Chez Maryvonne*, ouvert vers 1934.

La rupture des années 1970

De 1945 à 1968, peu d'évolution : le secteur du commerce fait vivre plus de 9 100 personnes en 1945, près de 9 000 en 1968. Angers s'entoure de quartiers neufs et voici qu'arrivent de nouveaux modes de distribution : six hypermarchés, doublés de centres commerciaux, s'installent en six ans, représentant quelque 58 000 m² de surface de vente. « Demain, avec



Magasin Pécha, 13 rue Voltaire. Vers 1920. Photographie. Coll. part.

Record, votre vie va changer » titre *Le Courrier de l'Ouest* du 22 octobre 1969. Effectivement ! Dans une ville qui compte en 1968 un commerce pour 77 habitants, où près de 82 % des commerces ont moins de 50 m² de superficie, le changement devait être radical. Une génération plus tard, l'évolution est consommée. Boucheries, primeurs et même boulangeries se font rares. Le maillage serré des petites épiceries-café a disparu. Seuls quelques îlots de commerces traditionnels survivent à des carrefours stratégiques, comme à la Madeleine et aux Justices.

Revitaliser le cœur urbain, tel est l'enjeu depuis quinze ans. Les commerces anomaux, c'est-à-dire de fréquentation occasionnelle (équipement, habillement, produits de luxe...) subsisteront-ils dans un centre ville devenu de moins en moins accessible à l'automobile ? Face au mur périphérique de la « ceinture des hypermarchés » et de leurs satellites spécialisés, la puissance d'attraction du centre ville est-elle suffisante ? L'aire de chalandise des hypermarchés eux-mêmes, coincée entre Nantes, Le Mans, Cholet et Saumur, ne s'étend que sur 30 km vers le nord, à peine 20 au sud. Un grand projet de galerie marchande, depuis la rue Lenepveu jusqu'à la rue d'Alsace, trop ambitieux, ne conduit en 1992 qu'à l'installation de quelques grandes enseignes et au réaménagement de la place du Ralliement en 1995. La restructuration des halles et l'arrivée du tramway seront-elles décisives ?



Ravain fils, marchand tailleur rue Saint-Laud : facture. 29 octobre 1847. Arch. mun. Angers.

Attirer le chaland

Photographies et cartes postales montrent des magasins en général modestes. Une devanture en bois, des volets lourds et longs à manœuvrer, fermés par des barres de fer, une vitrine divisée par des petits bois : telle est la boutique du XIX^e siècle. Cette présentation traditionnelle se maintient souvent jusque dans les années 1950. Les grandes glaces étaient si rares jusqu'à la fin du XIX^e siècle qu'elles étaient récupérées lors des démolitions. Ainsi les glaces de la confiserie Piot, rue Saint-Laud, vendues en 1880.

Séduire...

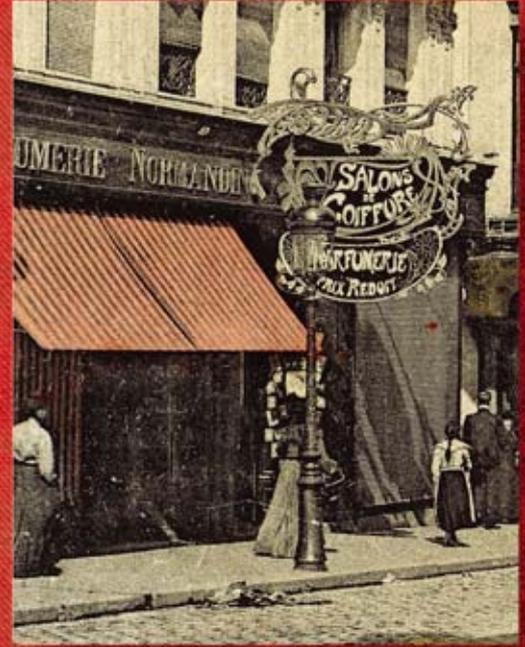
Quelques commerçants se montrent stratèges en séduction. Vers 1910, Jean Marionneau fait décorer la devanture de sa charcuterie, 19 rue de la Poissonnerie, de grandes peintures sous verre, encadrées de faux branchages. Ce luxe, courant à Paris, est rare à Angers. Normandin convoque le ban et l'arrière-ban des artistes angevins pour sa parfumerie Art nouveau du 8 rue d'Alsace, en 1901. Le magasin le plus réussi est celui que l'armurier Coutolleau commande à l'artiste parisien Hector Guimard pour le 6 boulevard de Saumur. Bâti en 1897, démoli dès 1929, il n'en subsiste qu'une porte au musée d'Orsay, une photographie et les plans, pour nous faire mieux regretter sa disparition...

L'Art déco triomphe en 1927-1928 aux *Nouvelles Galeries* et le ciment, orné de mosaïques, commence à remplacer le bois : herboristerie Saint-Aubin (1934), saboterie Lebreton, boucherie place de la Laiterie... Plusieurs grandes entreprises favorisent cette mode : Odorico, Debernardi, Bortolus... Vers 1960-1980 règnent verre, acier et aluminium poli. *K 2000*, prêt-à-porter pour dames 63 rue Saint-Aubin, surprend en 1972 par sa façade de verre en pointes de diamant. Un drugstore étonnant, en bow-windows de métal, a failli s'établir en 1970 place du Ralliement, à l'emplacement actuel du pub *Au Bureau*.

Enseignes

Les enseignes, longtemps utiles pour se repérer en l'absence de numérotation, sont à Angers le plus souvent de simples lettres peintes sur la boiserie de la devanture. Fait significatif, le règlement de voirie de 1862 ne prévoit pas les enseignes perpendiculaires. Plus fréquentes par la suite, elles peuvent être parlantes - palette d'or du magasin de couleurs Peltier, lunettes chez Charrier - et quelquefois artistiques, comme celles - Art nouveau en diable - de Normandin et du confiseur Ruby, rue d'Alsace.

Quant aux noms eux-mêmes, beaucoup se retrouvent partout en France... : À *La Civette* (pour les tabacs), *Au Petit Saint-Thomas*, hôtels du Cheval-Blanc, de la Boule-d'Or... Il y a les enseignes rébus (*Au Lion d'Or* : au lit on dort), les religieuses (*À Notre-Dame-d'Anjou*), les animalières (*À la Chèvre blanche*, *Au Chat noir*), celles qui évoquent une spécialité (*À la Ville d'Elbeuf*, *la Fève d'Or*), les historiques (*Au Grand Condé*, *Au Prince Eugène*) ou événementielles (*Café des Alliés*), les parisiennes (*Au Petit Louvre*, *À la Samaritaine*)... Les enseignes mythologiques n'ont guère attiré les Angevins.



Enseigne de la parfumerie Normandin, 8 rue d'Alsace. Vers 1905. Arch. mun. Angers, 4 F1 2368.

Face au phénomène d'anglicisation, à la suite de la première guerre mondiale, un Angevin s'insurge, dans la *Tribune libre* du 22 octobre 1927, contre les *Modern' Toilette*, *Tailor*, *Esthétique*, *Select* et autres *Novelty* qui massacrent la langue... Aujourd'hui, les véritables enseignes sont rares. Les marques des magasins franchisés ou les patronymes dominent.

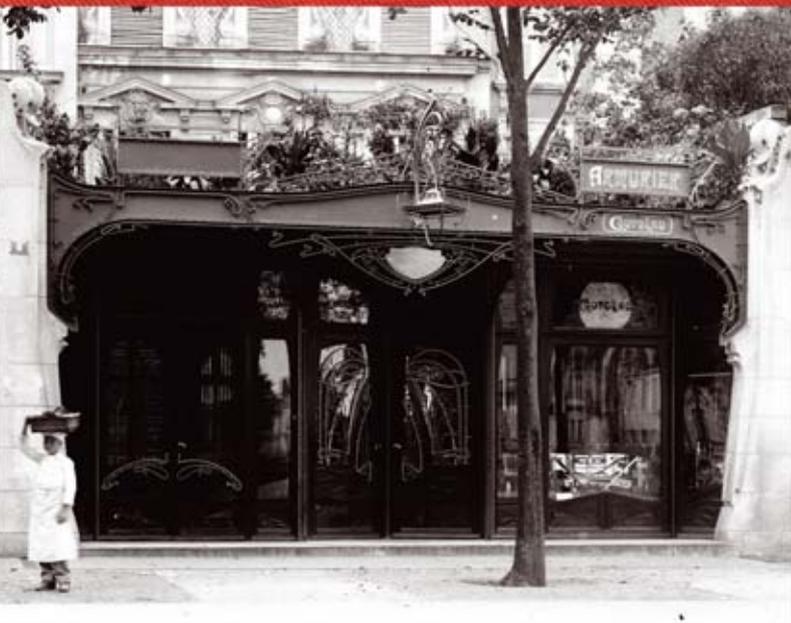
Techniques commerciales

Pour attirer les petites bourses, certains établissements se spécialisent dans la vente à crédit, comme *Le Grand Crédit français* de Béziau. *Les Classes laborieuses* de Paul Bouvet - 28 000 abonnés en 1903 - délivrent sur abonnement des bons acceptés dans les grands magasins. Les timbres fidélisent les clients. Escompte au comptant, le système est pratiqué en particulier par les grandes épiceries Pelé et Brisset. Plus de mille commerçants d'Angers délivrent aussi les *Timbres de l'Anjou*. Votre carnet est rempli ? Allez chercher une prime au siège de la société, 23 rue Voltaire.

Libre-service et self-service bouleversent les méthodes commerciales du XX^e siècle, comme l'entrée libre et les prix fixes au siècle précédent. Le premier libre-service ouvre à Angers au milieu des années cinquante (à Paris en 1948).

Publicité

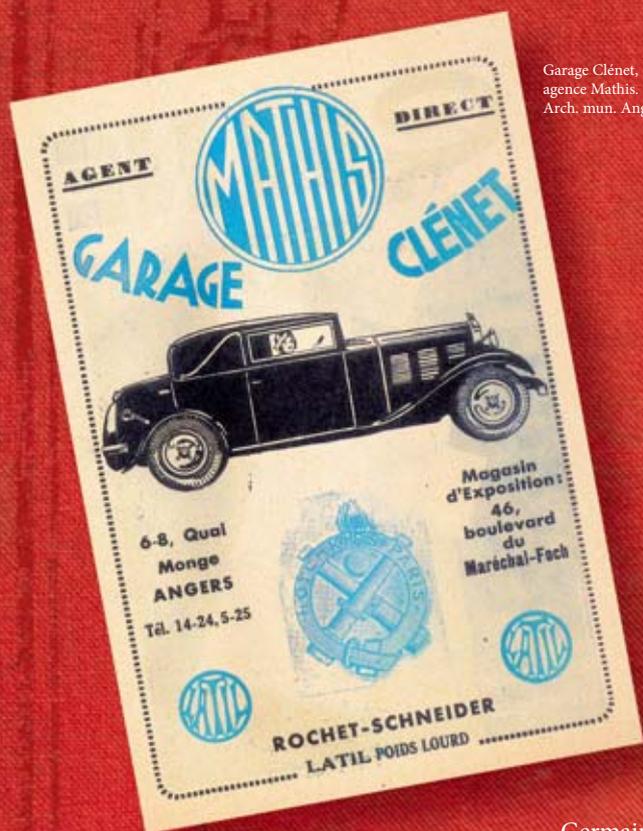
Le recours à la publicité n'est pas général. En 1968 encore, 52,3 % des magasins n'en font pas et 20,8 % rarement. Elle se pratique surtout dans les publications locales, parfois par affiches et catalogues. Les slogans restent simples : « *Aux Dames de France*, du choix, des prix, de l'élégance » (1934), « Rien ne vaut... les meubles Goineau » (1956), « Toute femme coquette s'habille à *Paris-Vedette* » (1957). Quelques commerçants font appel à des éditeurs publicitaires confirmés : Charles Hirvyl, Valotaire, Jacques Petit qui s'adressent à des artistes tels Jean-Adrien Mercier, Duvivier, Volodimer, Berjole...



Façade du magasin Coutolleau, 6 boulevard de Saumur. Vers 1900. Photographie. Coll. Pascal Guiraud.

Après-midi de shopping en 1924

« Tiens, se dit-elle, on dirait que la circulation augmente ! C'est peut-être à cause de cette foire-exposition... ». La Mathis bleue s'engage sur le boulevard, tourne rue Saint-Julien et va tout droit se garer au bas de la rue Louis-de-Romain, en face de la crémérie. Un endroit idéal !



Garage Clénet, agence Mathis. Vers 1925. Arch. mun. Angers, 1 J 91.

Germaine veut d'abord se rendre rue Plantagenêt, chez le relieur Bruel-Legal, pour prendre un exemplaire du *Flûtiau délaissé* que vient d'éditer le jeune André Bruel. Un recueil de vers délicatement ciselés par Charles Berjole dont Aïda de Romain lui a dit le plus grand bien. En descendant la rue, un peu de lèche-vitrine. C'est agréable, d'autant que l'air embaume toujours près de la *Fève d'Or*. Et quel bel étalage de porcelaines japonaises. Il faut résister. Vite, passons.

Plus bas, après les spécialités angevines de la confiserie Leblanc-Machet, Germaine ne peut s'empêcher de rentrer à *Idéal Modes*. Elle adore les chapeaux. M. Brishoual la fait asseoir. « - Que souhaitez-vous, Mademoiselle ? - J'ai aperçu une délicieuse petite cloche de paille jaune en vitrine. - Certainement Mademoiselle, elle vous ira à merveille. - Oui..., vraiment..., très bien ! Je la mettrai cet été à La Baule. - Nous la ferons porter chez vous en fin d'après-midi ». Satisfaite de cet achat, elle arrive enfin chez Bruel-Legal. Ah ! Le père Legal est sur le pas de la porte en train de contempler avec satisfaction sa vitrine. « Bonjour, Mademoiselle. Mon gendre vous a préparé une reliure très artistique, dans les tons jaune et bleu. Figurez-vous qu'il exposera au musée Galliera, à Paris, l'an prochain ».

Munie de son précieux ouvrage, Germaine remonte la rue sans se presser. Un peu fatiguée, elle rentre chez Drouard et déguste des cerises glacées. C'en est la pleine saison et Georges Tellier n'a pas son pareil pour les accommoder. Depuis qu'il a repris la pâtisserie, la qualité n'a pas baissé. Une boîte de Duchesses d'Anjou à la

main – elle raffole de ces chocolats fins – la voici dans la rue. Elle a rendez-vous chez Dayan, tout à côté rue Chaperonnière, le spécialiste de l'indéfrisable et... mais quel est cet attroupement, carrefour Rameau ? Oh ! On dirait la torpédo bleue... En trois sauts, elle s'y trouve. Désastre ! La Mathis – le frein n'était sans doute pas bien serré – a dévalé la pente et s'est retrouvée chez Bruyas, nez à nez avec ces chapeaux de confection industrielle... « Mmmff..., un phare cassé, la calandre enfoncée, mon père ne va pas être content. Il va encore falloir aller chez Firmin Clénet, quai Monge, ce n'est pas de chance ». Heureusement, la voiture consent à redémarrer. Explications, verbalisation, nouveau stationnement : une heure de retard. Et Monsieur Dayan qui aime la ponctualité !

« Mais, pense-t-elle, il attend bien quelquefois ces artistes du théâtre, dont il est le figaro attitré ». Une heure plus tard, ravie d'avoir enfin fait couper ses cheveux, elle remonte guillerette la rue Voltaire jusqu'au Robinson-d'Anjou. C'est qu'ils ont toujours de très jolies ombrelles chez Mook-Dufour. Justement, elle en veut une, pour aller avec son nouveau chapeau. Celle-ci, en taffetas bleu pâle liséré de jaune, dont le manche en bois des îles se termine par une tête de perroquet. 125 F ! Jamais elle n'a eu une si belle ombrelle. Encore un essayage chez *Fedora Haute Couture*, au-dessus de chez Grolleau, et elle ira chez son amie, rue d'Alsace. L'heure du thé est passée, mais qu'importe !

Quoi, ce sont encore les soldes *À la Ville d'Angers* ! Inouï, depuis que Berthe Février en a pris la direction, c'est une avalanche de publicité et de déballages. Une étole en loutre de Colombie pour 40 F seulement, où va-t-on... Non, elle se promet, cet hiver, d'acheter une écharpe en zibeline chez Pécha. Là, au moins, elle sera sûre de la qualité. Place du Ralliement, elle manque d'être renversée par un tricycle de livraison Bottin et Chaud qui revient à la grande épicerie. A-t-on idée de foncer ainsi, la tête baissée ! Il y a de l'animation à la terrasse des cafés, le Gasnault est tout bruisant de monde. Dommage que le Grand-Hôtel soit fermé depuis un moment déjà. On dit que les Nouvelles Galeries vont le racheter pour s'agrandir. Quel grand magasin cela ferait...

Rue d'Alsace. Voilà, elle est arrivée. Son amie habite au deuxième étage, au-dessus de chez Charrier. En sonnant, elle rit de l'inscription en devanture : « Yeux artificiels ». Pourtant, elle l'a déjà vue bien des fois. « C'est toi enfin, Germaine ! Que t'est-il arrivé ? - Ah, ma pauvre Georgette, vraiment, ces courses sont harassantes ! ».



Georges Tellier et son personnel devant la pâtisserie, 4 rue Voltaire. Vers 1925. Photographie. Coll. part.

Longévité des commerces ?

Aujourd'hui, la valse rapide des enseignes étourdit. Jusqu'en 1914, les commerces, encore souvent fondés sur des activités artisanales et favorisés par une monnaie stable, avaient une belle longévité. Jusque dans les années 1970, la permanence des enseignes se prolonge, malgré les crises, mais les titulaires changent rapidement.

Les plus anciens commerces existants

Le club des Hénokiens a été fondé en 1980 sur l'initiative de l'entreprise Marie Brizard, qui fêtait son 225^e anniversaire : il regroupe les plus vieilles entreprises du monde, ayant au moins deux cents d'existence et appartenant toujours à la famille du fondateur. Elles ont choisi pour nom celui du patriarche biblique Hénoc, fils de Caïn.

Si un tel club existait pour Angers, voici quelques-uns de ceux qui pourraient en faire partie, en prenant pour base des critères moins exigeants : commerces de plus de cent ans restés à la même adresse, ou du moins dans la même rue depuis leur création, sans qu'il y ait transmission au sein d'une même famille. La liste n'est pas exhaustive.



Coutellerie Fleurance. Vers 1900.
Célestine Philippe, veuve Fleurance, sur la pas de la porte.
Carte photographique. Coll. part.

Date de création | Nom du fondateur, enseigne et adresse originelles

Plus de 200 ans d'existence : commerces créés avant 1800 ...

1590	Pierre Maumussard, apothicaire, place Sainte-Croix
1708	Drouet, coutelier, rue des Poëliers
1761	Guïtet, apothicaire, rue Bourgeoise (= rue Beaurepaire)

Plus de 150 ans : entre 1800 et 1850 ...

1830 (avant)	Auguste Châlon, fabricant de bas, rue Saint-Aubin
1841 (attesté en)	Mathurin Huet, cabaretier, rue des Deux-Haies

Plus de 100 ans : entre 1850 et 1900 ...

1854	Veuve Bazin, 66 porte Saint-Michel (= 66 rue Jules-Guitton)
1857	Hôtel d'Anjou, 32 boulevard de Saumur
1858	Boucherie Beaumont, 14 place de la Visitation
1859	Mme Ronsin, herboriste, rue Saint-Aubin
1861	Galot, marchand brossier, 31 rue Plantagenêt
1869	Joncheray, boucher, 31 rue de la Roë
1872 (au moins)	Victorine Macé, marchande de vin, 9 place de la Laiterie
1872	Tafforeau, débitant de tabac, rue d'Alsace
1876	Adolphe Pasquier, horloger, 90 rue Bressigny
1876 (vers)	Ludovic Hauboïs, boucher, 7 rue de la Chalouère
1879	Lallemand, pharmacien droguiste, rue d'Anjou
1880	Ricard, luthier, 50 rue Saint-Laud
1886	Alphonse Chartier, relieur, 10 rue Plantagenêt
1888 (vers)	Hôtel d'Angleterre, place de la Visitation
1890	Ganault, coiffeur, rue Saumuroise
1895	Poiroux, ferblanterie, quincaillerie, 37 place des Halles (Louis-Imbach)
1896 (au moins)	Henri Thibault, limonadier, place Romain

En 2004

Pharmacie Sainte-Croix, 9 place Sainte-Croix
Coutellerie des Poëliers, 7 rue des Poëliers
Pharmacie Jeanneteau, 26 rue Beaurepaire

La Chèvre Blanche, 5-7 rue Saint-Aubin
Narguilé Café, 4 rue des Deux-Haies

Quincaillerie Ferré, même adresse
Hôtel d'Anjou, 1 bd du Maréchal-Foch (même adresse, changement de numérotation seulement)
Boucherie Motteau, 13 place de la Visitation
Herboristerie Saint-Aubin, 36 rue Saint-Aubin
Maison des Arts, même adresse
Boucherie du Centre, même adresse
E. Baunée-Agin, tabac, 8 place de la Laiterie
Le Pacha, tabac, 16 rue d'Alsace
Bodet-Pasquier, 1 rue Bressigny et 31 bd du Maréchal-Foch
Jean-Paul Cottin, boucher, même adresse
Pharmacie d'Anjou, 2 rue d'Anjou et 15 place de la Visitation
Librairie musicale Rossi, même adresse
Encadrement Hirbec, ancienne maison Bruel-Legal, Laiyet, Fardeau, 41 rue Plantagenêt
Royal Hôtel, place de la Visitation
Annick Liger, coiffure, 5 rue Saumuroise
Courbet, arts ménagers et culinaires, même adresse
Bar-tabac La Civette, 2 place Romain

Les grandes dates du commerce à Angers

1804 (11 mai) : Première séance de la Chambre consultative des arts et manufactures d'Angers.

1820-1830 (vers) : Grande période de création des magasins de nouveautés : *À la Providence, À l'Enfant prodigue, À la Vieilleuse, À la Ville d'Angers...*

1835 : Exposition agricole, industrielle et artistique, première d'une série de huit expositions (1838, 1843, 1848, 1858, 1864, 1877, 1895, 1906) destinées à stimuler le commerce.

1854 : Berthault ouvre le premier atelier de photographie de la ville.

1855 : La Chambre consultative est transformée en Chambre de commerce et d'industrie.

1856 : Les frères Cointreau cessent leur activité de boulangerie-confiserie rue Saint-Laud pour se consacrer uniquement à la confiserie et à la distillerie quai des Luisettes.

1870 : Halles en fonte, place Cupif (actuelle place de la République).

1875 : Rémy Chanlouineau, Rémy Mondain et Louis Volerit s'associent pour fonder le *Palais des Marchands*.

1880-1882 : Percement de la rue Voltaire et du carrefour Rameau. Le commerce « chic » s'y installe très rapidement.

1882 : Première galerie commerciale, le passage Moirin, à l'intérieur du *Grand-Hôtel*, reliant les rues d'Alsace et Saint-Denis.

1886 : Pelé reprend l'épicerie Mauboussin-Malassigné, place du Ralliement.

1898 (vers) : Malinge et Laulan, rue Paul-Bert, se mettent à l'automobile. C'est le premier garage d'Angers.

1901 : *Nouvelles Galeries*, rue d'Alsace.

1906 : *Dames de France*, rue Lenepveu.

1919 : Fermeture du *Grand-Hôtel*, place du Ralliement.

1924 : Première foire-exposition annuelle.

1925 : Les syndicats commerciaux par branche sont réunis dans la Chambre syndicale des commerçants détaillants d'Angers. Président : Langlois.

1929 : Ouverture de l'extension des *Nouvelles Galeries* dans l'ancien *Grand-Hôtel*.

1929 : *Grand Garage d'Anjou*, 5 boulevard Foch, premier parking spécialement conçu pour l'automobile. 250 places.

1929 (juin) : Succès de la première grande braderie, organisée à l'occasion de la foire-exposition.

1936 (21 novembre) : Incendie du *Palais des Marchands*.

1941 : Création du Groupement d'entente du commerce de détail de Maine-et-Loire (confédération), sous la présidence de Beziau.

1949 : Fermeture du *Café de France*, place du Ralliement.

1951 : Année noire pour les « mythes angevins » : fermeture de l'épicerie Pelé et du café Gasnault.

1952 : Galerie commerciale du *Passage du Ralliement* ou *Passage Gasnault* aménagée dans l'ancien café du même nom, entre la place du Ralliement et la rue Louis-de-Romain.

1957 : Le groupement des commerçants de la rue des Lices orga-

nise la première foire à la ferraille, devenue « foire aux croûtes ».

1960 : Premier restaurant self-service d'Angers, 4 rue de la Gare.

1969 : Premier hypermarché de l'agglomération, *Record* (enseigne *Carrefour* à partir de 1971), sur la zone industrielle Saint-Serge.

1970 (février) : *Trigano 49*, premier centre commercial, aujourd'hui *Espace Anjou*.

1970 (septembre) : Centre commercial *Escale* (futur *Euromarché*), sur la RN 23 à Saint-Sylvain-d'Anjou (actuel parc des Expositions).

1971 : Démolition des Halles, place de la République.

1972 : Ouverture du libre-service ménager *Conforama*, au centre commercial *Carrefour Saint-Serge*.

1973 : *Super M* à la Roseraie.

1974 : Hypermarché Leclerc, boulevard Albert-Camus.

1983 : Centre commercial Grand-Maine au Lac-de-Maine, où est transféré l'*Euromarché* (devenu *Carrefour* en 1992) de Saint-Sylvain-d'Anjou.

1984 : Inauguration du centre commercial des Halles, place de la République.

1989 : Premier *McDonald's* d'Angers, près de Carrefour Saint-Serge.

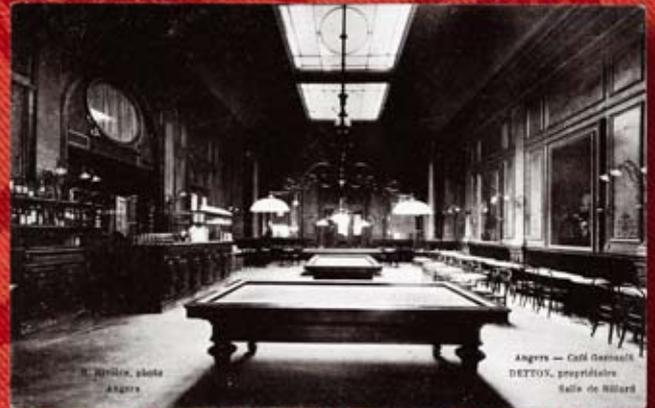
1992 : Premier hard-discount, *Lidl* à la Roseraie.

1994 (4 novembre) : Inauguration de la *FNAC*, la 40^e de France.

1994 (23 novembre) : Ouverture du nouvel hypermarché *Géant Casino*, baptisé *Géant Espace Anjou*, sur l'ancien centre commercial *Espace 49*. Surface totale de vente de 8 000 m².

1995 (juin) : Les commerçants du centre ville se fédèrent au sein de l'association « Les Vitrites d'Angers ».

2005 : Nouveau centre commercial des Halles.



Vue intérieure du café Gasnault : salle de billard du premier étage. Vers 1910. Carte postale. Coll. part.



Nouvelles Galeries, rue d'Alsace : chantier de construction. Vers 1899. Photographie. Arch. mun. Angers, coll. Robert Brisset, 9 Fi supplément.



Palais des Marchands : état après l'incendie. Vers 1937. Photographie. Coll. part.

Épiceries à volonté

358 épiceries en 1901 : une pour 230 habitants ! Épiceries à volonté, oui, dans presque toutes les rues, et souvent plusieurs. En tous genres : surtout la petite épicerie-mercerie-débit de boissons, mais aussi les grandes épiceries de quartier (Foubert-Alleaume, place des Halles...), épiceries de gros (Bluche), à succursales (Brisset), fines (Pelé).



Catalogue de l'épicerie Bourigault. Vers 1900. Arch. dép. Maine-et-Loire, 11 Fi 2510.

Distinguons-en une, faisant gros et détail, les vins, liqueurs et spiritueux, et même créatrice de produits, comme Pelé, mais de moindre importance et notoriété. C'était l'épicerie Bourigault, place Sainte-Croix, à l'angle de la rue Corneille, vers la rue Chaperonnière. Ouverte par Isidore Bourigault en 1873, sous le nom de *Grande Épicerie Angevine*, elle ne tarde pas à se faire connaître. Dès le 24 septembre 1880, Isidore Bourigault dépose la marque « Aux Armes d'Anjou » pour les produits qu'il vend, bougies, chocolats, vins, pâtes alimentaires... Les archives du tribunal de commerce révèlent un épicier imaginatif et actif. 1885 : marque déposée pour un nouveau déjeuner, *New Baby food*, dont il s'assure le dépôt. 1887 : étiquette déposée pour un thé de Chine. 1892 : liqueurs apéritives au vin de Malaga.

« L'Angevine »...

La marque déposée le 29 octobre 1888 assure sa renommée : une liqueur digestive, d'un goût exquis, avec tous les principes actifs qui composent la véritable chartreuse. C'est l'Angevine, totalement oubliée aujourd'hui, primée à l'Exposition universelle de 1900. Nous sommes à la grande époque de ces liqueurs : triple-sec Cointreau déposé en 1885 ; Menthe-Pastille Chottin-Giffard en 1886...

Le dépliant de l'exposition d'Angers de 1895 place l'*Épicerie Angevine* juste après l'épicerie Pelé : « Cette maison est créatrice de beaucoup de produits spécialement angevins et

s'occupe également des vins de cette région. [...] Près du boulevard du Château, 10 rue Delaâge, sont installés les entrepôts de vins et spiritueux et la distillerie... Un téléphone relie cet établissement avec celui de la place Sainte-Croix ».

Étiquette de la liqueur l'Angevine. 1888. Arch. dép. Maine-et-Loire, 6 U 1/887.

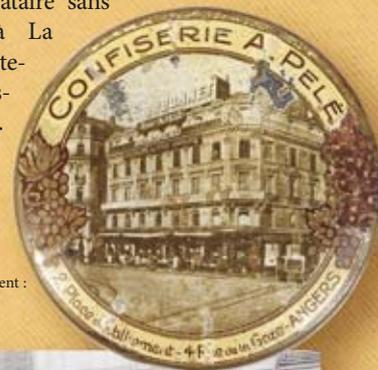
Un nez !

Plus éloquente, la *Revue périodique des illustrations commerciales*, parue en 1899 à Paris, publie un reportage détaillé sur la maison Bourigault. « La liqueur l'Angevine, écrit le reporter E. Rangy, est une pure merveille de finesse aromatique. Elle est digne du nom qu'elle porte, d'autant mieux qu'elle a pour excipient ces magnifiques eaux-de-vie de vin d'Anjou qui lui communiquent une saveur incomparable. Joignez à cela un choix de plantes aromatiques dont les propriétés stomachiques sont surprenantes, une proportion de sucre pur de canne et vous aurez l'Angevine, la suave et délicate Angevine qui, à notre avis, égale, si elle ne surpasse pas, la chartreuse ». On ne saurait mieux dire que l'Angevine copie la chartreuse.

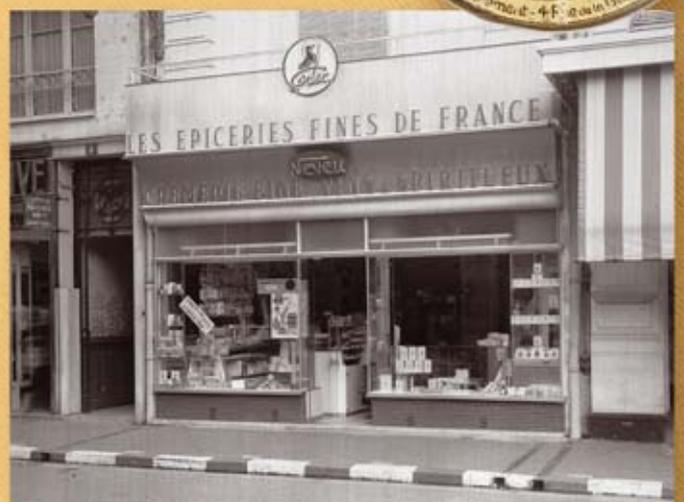
Rangy ajoute : « M. Bourigault est un chercheur opiniâtre... Dégustateur remarquable, il approfondit un arôme, il ausculte un parfum, définit nettement la qualité de tel bouquet et déduit, avec une logique infailible, les compositions d'un produit..., à tel point que si la fantaisie lui prend, il peut imiter à s'y méprendre n'importe quel produit de la liquoristerie ».

D'autres produits sont à signaler : le Véritable élixir de l'Anjou (à l'eau de mélisse des Carmes), le Véritable guignolet de l'Anjou (un de plus...), une anisette superfine, le cassis de l'Anjou, un curaçao blanc triple sec, le Koff de Java, « toutes liqueurs, note Rangy, où se retrouvent les qualités maîtresses d'harmonie et de composition sérieuse ». La maison s'occupe aussi du commerce des vins d'Anjou, autre grande spécialité. N'ayant pas de dépôts ni de représentants, elle fournit directement le consommateur à des prix avantageux. Quand Isidore Bourigault, célibataire sans héritier, prend sa retraite à La Possonnière en 1913, à soixante-douze ans, ses créations s'évanouissent comme par enchantement. Toutes ces belles qualités n'auraient-elles pas dû attirer un repreneur ? La guerre a-t-elle empêché l'affaire d'être reprise ?

Confiserie A. Pelé, place du Ralliement : boîte lithographiée. S.d. Arch. mun. Angers, 1 Obj 103.



Devanture de l'épicerie Neveu. Années cinquante. Photographie.



Pour les gourmets : la pâtisserie Saulnier

82 boucheries, 59 charcuteries, 87 boulangeries, et pas moins de 23 pâtisseries et confiseries en 1901 : Angers était une véritable corne d'abondance.

Les souvenirs d'un Irlandais en Anjou, Denis O'Mahony, en 1930, le confirment : « Ma première impression d'Angers : j'étais attiré par [certaines] catégories de magasins : la pâtisserie [en français dans le texte], je n'avais jamais vu une telle variété de gâteaux ; la charcuterie [en français dans le texte] où plus de quarante plats cuisinés étaient présentés, depuis les rillettes, pâtés de toutes sortes, galantine, boudin blanc, boudin noir, etc. » (*From West Cork to Anjou*, édité par l'auteur, 2002, p. 16).

Particulièrement gâtée, Angers l'était ! Le gourmet de la Belle Époque ne savait où donner de la tête. Entre Pool-Chauvin, Lerchy-Cadosch et Gaucher rue Saint-Aubin, Maresquier et le Paillon-d'Or sur le boulevard, Drouard rue Voltaire, Sevin rue Saint-Julien, Pointeau rue d'Alsace, Dumas rue Chaussée-Saint-Pierre, Machet rue Plantagenêt, À la Renommée de la Bonne Brioche faubourg Saint-Michel, la crise de foie était assurée... La Doutré aussi avait sa bonne adresse, 57 rue Beaurepaire, où l'on venait de loin : la pâtisserie Buchmann-Saulnier.

Une « colonie » suisse

Le 57 rue Beaurepaire – primitivement 9 rue de la Trinité – a vu se succéder neuf générations de pâtissiers. Le premier dont les annuaires gardent trace est un certain Jacques Tschander en 1840. D'origine suisse, comme beaucoup de pâtissiers à Angers, son nom est souvent écorché. On trouve un membre de la même famille, « Chandre » ou « Chander », rue Saint-Laud dès 1830. Jacques est associé avec son frère André, trente-deux ans d'après le recensement de 1841. Celui-ci décède en 1843 à l'âge de trente-neuf ans d'après l'état civil, ce qui laisse penser que les recensements sont peu fiables dans l'indication des âges... Sa mort provoque quelques remous. Il était protestant. Le clergé invoque un décret récent prescrivant de réserver dans les cimetières un espace spécial pour chaque religion et refuse de l'inhumer avec les catholiques. Saisi de l'affaire, le maire désigne un emplacement particulier pour les protestants au cimetière de l'Ouest. Tout ce bruit attire une foule de 2 à 3 000 personnes aux obsèques du pâtissier...

Incertitudes pâtissières

Entre recensements et annuaires, l'affaire se corse pour la suite. Selon la première source, André Conzett remplace déjà Tschander en 1856. Suisse (du canton des Grisons) et protestant de même, tout le monde est suisse chez lui : épouse, ouvriers, apprentis. Selon les annuaires en revanche, Conzett n'apparaît qu'en 1872 et cède la place dès 1880 à son gendre, Henri Buchmann, époux de Marguerite. Deux hypothèses : soit Tschander quitte très tôt la rue de la Trinité, soit Conzett y arrive très tard, à cinquante-sept ans.

Les deux autres filles de Conzett ont aussi épousé des pâtissiers : l'une à Lisieux et l'autre à Angers, Antoine Morosani. Buchmann s'assure une excellente clientèle.

Le recensement de 1911 fait apparaître un personnel abondant : une factrice, trois pâtissiers dont le plus âgé a vingt ans, un apprenti, un garçon de courses et une domestique.

Délicieuses friandises

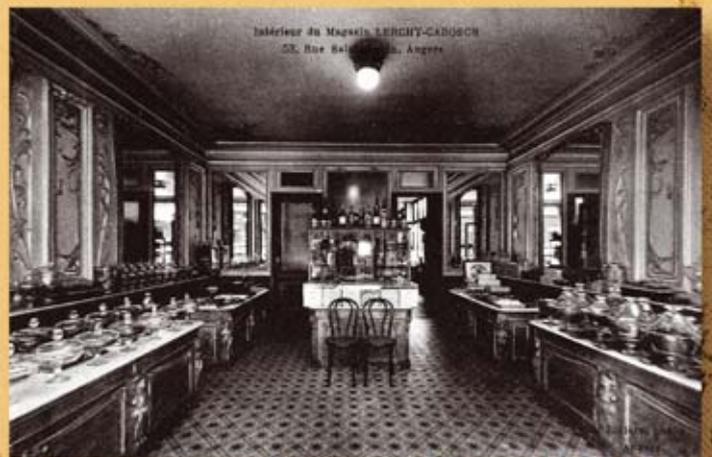
Pâtissier hors pair, il souhaite passer la main à un homme de même savoir-faire : ce sera René Saulnier, né à Lisieux en 1892. Après sa sortie de l'enfer de la première guerre mondiale, il se met aux fours le 21 octobre 1919, alors que Buchmann était mort en septembre 1917. Le travail est rude, mais c'est aussi le premier pâtissier à prendre quinze jours de vacances en été, quelque temps après la naissance de son fils en 1920.

Sans frigorifique, tout doit être renouvelé chaque jour. Aux fêtes religieuses, marrons glacés, crottes en chocolat, dragées envahissent la maison. Pâtissier, confiseur, René Saulnier est aussi traiteur. Et intraitable. Il impose à sa clientèle aristocratique ou bourgeoise de venir passer commande à son magasin, alors que son prédécesseur les prenait au domicile des clients. « Vous êtes fou, lui dit-on, vous allez perdre votre clientèle ! ». Non. Après quelques défections, l'excellence ramène les clients vers la pâtisserie d'apparence modeste de la rue Beaurepaire.

« Spécialité de petits fours, desserts glacés, entremets, glaces et sorbets, vol au vent, timbales, oranges et fruits glacés, bonbons chocolat et marrons glacés. Boîtes de baptême, fournitures pour bals et soirées » signalent les factures à en-tête de la pâtisserie. « Vieille maison renommée pour la finesse et la qualité de ses produits » ajoute une publicité parue en 1933 dans le *Bulletin de l'externat Saint-Maurille*. Et la petite-fille de René Saulnier se souvient de la réputation de ses pâtés aux prunes, de ses mokes aussi (petits sablés ronds). Saulnier sabote ses fours en 1940, pour ne pas travailler sous la réquisition allemande. À la fin de la guerre, il vend son commerce à Rousselot. La pâtisserie s'éteint vers 1978.



M. et Mme Saulnier et leur personnel. Vers 1925. Photographie. Coll. part.



Vue intérieure de la pâtisserie Lerchy-Cadosch, 53 rue Saint-Aubin. Vers 1910. Carte postale. Coll. part.

Une institution : l'hôtel du Cheval-Blanc

L'hôtel du Cheval-Blanc, 12 rue Saint-Aubin, le plus ancien hôtel d'Angers, le plus renommé aussi pendant très un long temps, était même l'une des plus vieilles maisons de commerce de France. Il a fermé voici cinquante ans, en décembre 1954.

Fondé en 1514 disent les publicités du XX^e siècle. Erreur! « L'oste du Cheval Blanc » figure déjà dans une délibération du conseil de ville du 4 juin 1487, énumérant la liste des auberges. L'hôtel dépend de la seigneurie de l'abbaye Saint-Aubin. La famille Barrault, commanditaire du logis du même nom à la fin du XV^e siècle, possède alors le Cheval-Blanc. Ce devait être une auberge assez modeste. Un marché d'entretien de couverture d'ardoise retrouvé pour 1611 laisse entrevoir sa configuration, qu'il a toujours conservée : logis par devant, greniers, étables, écuries par derrière.

Les Rebondy

Avec la famille Rebondy commence la montée en puissance, même si la Boule-d'Or, rue Baudrière ou le Lion-d'Or, faubourg Bressigny sont encore beaucoup plus importants à la fin du XVII^e siècle. Alexandre Rebondy s'illustre le 21 novembre 1623 en sauvant la vie du maire, Gabriel Jouet, attaqué par un laquais ivre. Charles Rebondy est un parfait maître queux, pratiquant le livre de cuisine publié en 1656 par Pierre de Lune, écuyer du duc de Rohan, « contenant une nouvelle façon d'apprêter toutes sortes de mets ». Du passage éventuel de Madame de Sévigné, nous n'avons que le parfum légendaire : nulle trace dans sa correspondance. Elle loge chez l'évêque d'Angers, Henri Arnauld (septembre 1684).

La renommée de l'hôtel se confirme au XVIII^e siècle : Buffon y descend en 1730, le philanthrope François de La Rochefoucauld en 1783, l'Anglaise Mme Cradock en 1785, qui le qualifie d'hôtel « propre, raisonnable et bien de toutes façons ». En février 1790, l'hôtelier Joubert manque de peu d'être élu parmi les trente notables devant former le nouveau corps municipal. La publicité parue dans les Affiches d'Angers en 1807 pour la vente de l'hôtel note qu'il comporte 24 chambres, peut contenir 10 voitures et 50 chevaux.

Dormir au Cheval-Blanc en 1851

« Vers 9 heures, écrit la comtesse d'Armaillé dans ses souvenirs, nous entrons à l'auberge du Cheval blanc. C'était la meilleure d'Angers, et celle que fréquentaient la noblesse et les personnes considérées de la



Le personnel de l'hôtel. Vers 1905. Photographie. Coll. part.

province. Les maîtres de l'auberge, les servantes accueillent avec un air de bonhomie et de familiarité respectueuse [...]. L'auberge était très ancienne, bâtie en bois et en torchis, avec des galeries couvertes comme au Moyen Âge, qui permettaient aux chambres de communiquer les unes dans les autres. Ce système était commode mais les obscurcissait beaucoup. On m'apporta à dîner dans ma chambre, et je m'amusais énormément du tapage de la cour intérieure remplie de monde, de chevaux de poste et de voitures démodées. [...] Je m'endormis comme je pus, car il régnait un tapage incroyable non seulement dans la cour, mais dans la maison entière. Au dehors les cloches n'arrêtaient pas de tinter, puis une bande d'individus passa dans la rue très étroite en chantant. Enfin les chiens commencèrent à aboyer dès que le silence s'établit ».

« Vous toucherez au bonheur » (Curnonsky)

Quatre ans plus tard, Alexandre Bahuet dit Breton, succédant à son père, décide de faire rebâtir cet hôtel du Moyen Âge, tel que nous le voyons. S'ouvre alors une période faste. Les visiteurs illustres s'y présentent : l'écri-

vain Henry James en 1877, les artistes invités par la société des concerts populaires comme Massenet et Saint-Saëns, les généraux venant inspecter la garnison d'Angers, l'avionneur Deperdussin en 1912, Roland Garros, le roi du rire Cocantin en 1918, Curnonsky, Colette et Serge Reggiani lors du Festival d'Angers de 1953... La liste pourrait être longue. Malheureusement, le livre d'or a été volé au cours de la deuxième guerre mondiale. N'omettons pas cependant l'écrivain portugais Eça de Queiroz, qui apprécie particulièrement le séjour au Cheval-Blanc - et probablement le charme d'une belle Angevine - au point d'y multiplier les séjours, entre 1879 et 1884. Il y écrit même son roman *Le Mandarin*, daté « d'Angers, juin 1880 ». Tous profitent du service confortable et des prestigieux Vatel qui se sont succédé, tel Paput-Lebeau auteur en 1864 du *Gastrophile*, recueil de recettes « avec quelques nouvelles choisies ».



Façade de l'hôtel. Vers 1955. Photographie. Coll. part.

Le Grand Café du Boulevard

Pour tout Angevin, il n'y avait qu'un boulevard, LE boulevard de Saumur, dédié depuis 1929 au maréchal Foch, et plus spécialement la partie située entre la rue d'Alsace et la rue Saint-Aubin, promenade favorite du dimanche.

Sur ce trajet précisément, au 14, portes grandes ouvertes à la belle saison vous attendait le *Grand Café du Boulevard*. Des cafés, il y en avait de plus luxueux et de plus vastes : le groupe des cafés de la place du Ralliement, *Gasnault*, *Café de France*, *Café du Grand-Hôtel* et aussi le *Café du Progrès* - ancien *Café Régulier* - celui qui jouissait de la plus ancienne célébrité, place Saint-Martin, là où s'établissait le *Welcome* en 1930.

Mais le boulevard se lotit et attire de plus en plus. L'ouverture de la rue d'Alsace en 1868 le met en relation directe avec la place du Ralliement. L'activité remonte vers le boulevard, avant d'y affluer, lorsque dans les années 1920 le Ralliement commence à se vider de sa substance. Dans ces conditions, le *Grand Café du Boulevard*, fondé par Jean Rouillard en 1872 au rez-de-chaussée d'un immeuble bâti en 1869*, ne peut que se développer. Ce n'est pas le premier de cette artère, mais le *Café de la Promenade*, attesté en 1822, n'a pas tenu dans un environnement encore assez désert.

(* Recherche d'Olivier Biguet, conservateur à l'Inventaire)

Un petit Montmartre

D'entrée de jeu, le *Grand Café du Boulevard* se situe dans le haut de gamme. L'annuaire de 1890 l'indique parmi les principaux cafés de la ville avec l'annotation suivante : « Consommation de marques supérieures, journaux français et étrangers, boîte aux lettres levée à tous les trains. Possède l'annuaire général par l'auteur ». L'un des premiers, il adopte l'électricité.

Mais que faire pour attirer la clientèle captivée par les concerts du *Gasnault*, les projections cinématographiques du *Gasnault*, les billards du *Gasnault*, le *Gasnault*, toujours le *Gasnault* ! Le *Grand Café du Boulevard* n'est pas en retrait. Il aura son orchestre et, en attendant, fait venir des spectacles inédits de Paris : les « Satanesques » en 1896, qui ont ensorcelé tout Paris à l'*Olympia*, les chansonniers de Montmartre...



La terrasse du *Grand Café du Boulevard*. Vers 1910. Carte postale. Coll. part.

Pendant quelques années, c'est une sorte de « cabaret montmartrois » où les soirées « chatnoiresques, humoristiques, littéraires et musicales » sont très suivies. De plus, il y a apéritif-concert de quatre heures et demie à six heures et demie, concerts symphoniques les dimanches et fêtes.

Du cinéma aussi

Quel succès ! Le cafetier obtient aussi l'autorisation, comme ses collègues du Ralliement et du Mail, de « faire du cinématographe ». Un rapport de police nous apprend en 1903 que « le café du Boulevard jouit d'une très grande faveur qui lui attire une nombreuse clientèle ». La même activité se poursuit au cours des Années folles. Une foule d'Angevins vient s'y divertir et écouter l'orchestre, très en faveur. Des films comiques sont proposés tous les jours. Plus tard, en 1950, Élie Laurendeau, garçon attiré du café, en fonction depuis 1910, répond au journaliste venu l'interviewer : « C'est un établissement sérieux qui fait partie de la vie même de la cité : on n'envisage pas Angers sans le Café du Boulevard ».

Mœurs nouvelles

Il a bien fallu, pourtant. L'évolution des mœurs a conduit tous les grands cafés angevins à fermer leurs portes. « Nous sommes tous extrêmement mécontents, parce que nous ne faisons plus d'affaires, maugrée le propriétaire d'un grand café – probablement le nôtre – interviewé par *Le Courrier de l'Ouest* en 1953. Les hommes boivent de moins en moins, en raison d'une intense propagande contre l'alcoolisme. Les femmes, elles, ne prennent plus d'alcool de peur de grossir. Autre raison de mévente : l'apéritif est beaucoup trop cher, en raison des droits prohibitifs dont il est frappé. [...] Pour ne citer qu'un exemple : savez-vous que le café *Gasnault* a disparu parce qu'il avait 800 000 francs de frais généraux par mois ? Autre explication : l'auto et le cinéma. L'auto ruine les familles françaises et chaque soir s'engouffre au cinéma une grande partie de notre ancienne clientèle qui venait tranquillement veiller chez nous, en faisant une manille ou en poussant les dominos. Enfin, il faut ajouter le confort des appartements modernes : la TSF, le chauffage central et le bar installé dans un placard. Car on prend de plus en plus l'habitude de boire chez soi, où il est chic d'avoir son buffet à cocktails près de son piano et de sa bibliothèque tournante... ».

Et effectivement, le *Grand Café du Boulevard*, dernier des grands cafés d'Angers, disparaît en 1968. Vingt-sept personnes y étaient employées. Il lui aura manqué quatre ans pour être centenaire.

Annnonce publicitaire. Vers 1934.
Arch. mun. Angers, Varia.

Si vous désirez prendre
un apéritif
bien frais
ALLEZ AU
Grand Café du Boulevard
Près Cercle des Officiers

Aux Dames de France

“Du choix, des prix, de l'élégance”

Jusqu'à l'ouverture du premier hypermarché en 1969, Angers ne compte que trois grandes surfaces de vente : le *Palais des Marchands*, les *Nouvelles Galeries* et les *Dames de France*. Seule la première est une création purement angevine. *Nouvelles Galeries* et *Dames de France* sont des succursales de sociétés anonymes parisiennes, créées l'une en 1894, l'autre en 1899.

Les *Dames de France* s'implantent à Angers en 1906. La société jette son dévolu sur un ancien marché couvert, rue Lenepveu. L'immeuble tout entier est reconstruit. Les grandes glaces des vitrines sont fournies par la miroiterie Gourmaud, rue des Lices. La veille de l'inauguration, 1^{er} avril 1906, la foule se presse déjà dans la rue, un dimanche il est vrai. Exposition « féérique » le lendemain pour l'inauguration, selon les propres termes du *Journal de Maine-et-Loire*. Aussitôt, un reportage en cartes postales immortalise le grand magasin dans tous ses rayons : confections pour dames, lingerie, bijouterie, quincaillerie et sport, cristallerie et porcelaines en sous-sol, objets d'art et de fantaisie..., le grand escalier, les galeries à la mode parisienne : rien ne manque.

La clientèle rurale

Grand magasin, les *Dames de France* en ont tout l'éventail, jusqu'aux bicyclettes. La ganterie est particulièrement réputée pour sa qualité. Il y a aussi une fabrique de meubles, comme au *Palais des Marchands*. Des automobiles livrent dans toute la région. Les méthodes de vente sont un peu comparables, mais plus encore que le *Palais des Marchands*, les *Dames de France* fondent leur notoriété auprès de la clientèle rurale sur un réseau très dense de courtiers qui « labourent » les campagnes. En ville, le magasin assoit aussi sa réputation grâce à ses œuvres sociales. Dès le 5 août 1914, il met à disposition de l'autorité militaire soixante lits complets. Des dons sont faits aux écoles. L'amicale des employés créée en 1912 est particulièrement active.

Vitrines animées

Après la guerre, aucune fête n'est négligée : char pour les fêtes des Fleurs, soirées théâtrales, concerts, manifestations sportives... L'enseigne est présente aux foires-expositions. Pour la première en 1924, son stand montre l'évolution de l'aménagement d'un intérieur : « Temps anciens, Temps modernes ». À Noël, ses vitrines sont un but de promenade. En 1924, « un dancing a été construit et de charmants petits couples travestis se livrent aux plaisirs de la danse, aux sons d'un orchestre rythmé » (*L'Ouest*, 21 décembre). Marinette Rameau le signale dans son journal : « Je suis sortie avec Maman pour voir les étalages de Noël. Aux *Dames de France*, c'était un très joli petit bal costumé ». N'oublions pas les présentations de mannequins dans les salons de l'étage, 108 modèles le 27 mars 1928. « Les façons, les tissus, tout était merveilleux », note Marinette.



Angers. — “Aux Dames de France”
Sous-sols — Perspective du rayon d'objets d'art et fantaisie

Rayon d'objets d'art et de fantaisie. Vers 1908. Carte postale. Arch. mun. Angers, 4 Fi 1789.



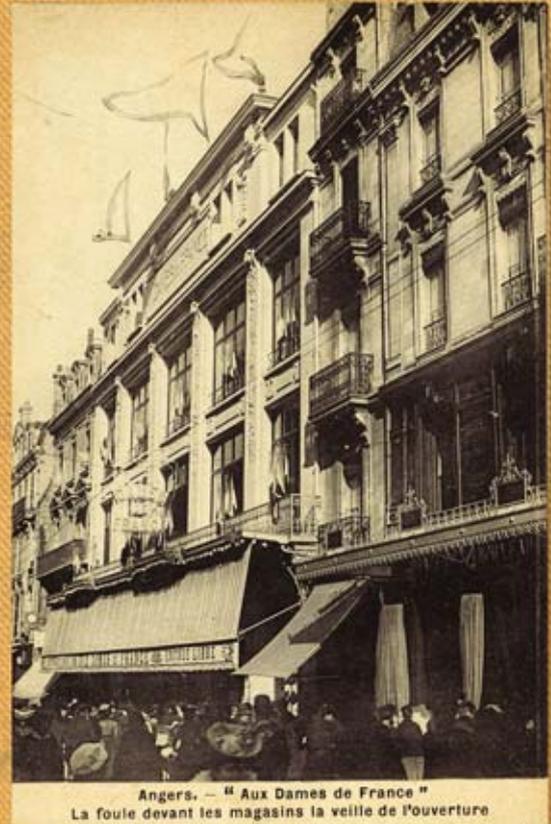
Feuillet publicitaire. Vers 1912. Arch. mun. Angers, 1 J 506.

Y a-t-il un pilote dans le magasin ?

D'abord au 25 rue Lenepveu, les *Dames de France* annexent le 29, anciens locaux du magasin de nouveautés *La Providence* fermé

en 1913. Entre les deux, au 27, la modeste - mais fine - crèmerie Neveu fait longtemps de la résistance, jusqu'à sa fermeture vers 1947-1948. Alors les *Dames de France* peuvent s'étaler tout à leur aise. Mais la fin n'est plus très loin. Dès le début des années soixante-dix, les nouveaux « grands magasins » de la périphérie - *Carrefour*, *Escale*, *Trigano*, puis *Super M* - font une sérieuse concurrence.

Un sévère rajeunissement s'impose : les locaux poussiéreux sont bien tristes. Malgré le grand lifting de 1972, la création d'un rayon d'alimentation, d'un auditorium pour les chaînes stéréo, d'un self-service, les *Dames de France* peinent à trouver un nouveau souffle sur leurs 4 300 m² de surface de vente. La clientèle n'apprécie pas le virage haut de gamme de 1984 destiné à faire de l'enseigne un futur point de vente des *Galeries Lafayette*. Nouveau virage en 1985, cette fois vers le magasin populaire avec l'enseigne *Monoprix*. Deux des quatre niveaux sont abandonnés. Le secteur alimentaire devient prioritaire. Mais la période est mauvaise : un centre commercial vient d'ouvrir au Lac-de-Maine. De plus, la société Paris-France, propriétaire des diverses enseignes *Dames de France*, cesse son activité en octobre 1985. Elle se transforme en société immobilière qui loue au groupe *Galeries Lafayette - Monoprix* les magasins conservés. Les effectifs sont passés de 205 emplois en 1978 à moins de 50. *Monoprix* ne tient que deux ans, de septembre 1986 à octobre 1988. Depuis 1992, la *Fnac* occupe une partie des ci-devant *Dames de France*.



Angers. — “Aux Dames de France”
La foule devant les magasins la veille de l'ouverture

La foule devant les magasins la veille de l'ouverture. 1^{er} avril 1906.
Carte postale. Arch. mun. Angers, 4 Fi 2297.

À l'Enfant prodigue

Le meilleur marché d'Angers

« Vendre bon et joli pour vendre beaucoup ; vendre beaucoup pour vendre bon marché » : telle est la devise de cette maison de nouveautés.

À la Vielleuse, À la Fille d'Honneur, À la Ville d'Angers, Au Grand Condé, À la Providence, Au Palais des Marchands..., les maisons de nouveautés foisonnent à Angers au XIX^e siècle, et encore ne s'agit-il là que de celles qui ont une enseigne « clinquante »... Nouveautés se disait des étoffes les plus à la mode, mais le magasin de nouveautés vendait aussi vêtements et toutes sortes d'objets de fantaisie. Ce genre de maison disparaît presque au XX^e siècle au profit des grands magasins. Il ne reste guère qu'*Eurodif* pour donner une petite idée de ce que fut ce type de commerce.

Tissus et confections

Sans contredit, *L'Enfant prodigue* est l'une des enseignes de nouveautés les plus actives, avec deux spécialités : tissus et confections. Le « sur mesure » est plus exceptionnel. Deux entrées, de chaque côté du passage des Poëliers, aspirent la clientèle : l'une, rue du Mail et l'autre, rue des Poëliers, reconstruite en 1897 par Auguste Beignet suivant le modèle, en réduction, des façades commerciales parisiennes. Déjà en 1879, de nouvelles galeries de vente avaient été ouvertes, ce qui fait écrire : « Grands magasins de *L'Enfant prodigue*, les seuls de province construits spécialement pour la Nouveauté ». Utilisation massive de la réclame - des pages entières dans les journaux locaux, tout comme le fera plus tard le *Palais des Marchands* - expositions jusqu'à 10 heures du soir, achat de stocks énormes, soldes monstres : la maison est réellement prodigue ! Au point de se vanter de concurrencer directement les premières maisons de Paris.

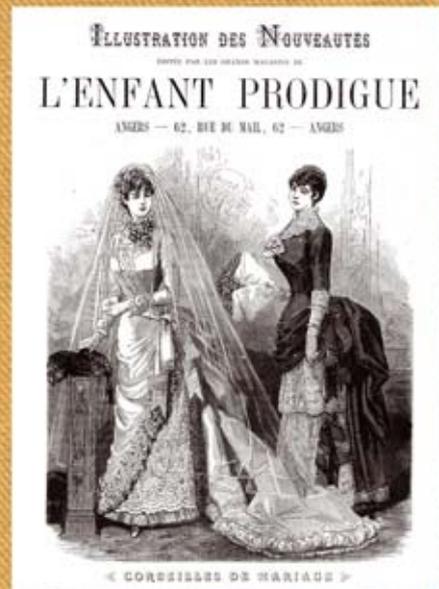
Étalages envahissants

Les méthodes de *L'Enfant prodigue* ne font pas que des heureux ! Le 18 juin 1885, les commerçants de la rue des Poëliers se plaignent au maire de l'encombrement du passage des Poëliers, « toujours embarrasé et même complètement obstrué par la maison de nouveautés *L'Enfant prodigue*, qui en a fait à son usage exclusif un lieu d'étalage de ses marchandises ou un atelier de peinture suivant les circonstances ». Les étalages sont ramenés aux proportions autorisées par arrêté municipal.

Qui donc avait ce mordant commercial ? On sait peu de choses sur les fondateurs, la famille Escot et ses successeurs. Henri Escot apparaît dans le recensement de 1825, 83 rue Saint-Michel, sous l'appellation de « marchand mercier », employée à l'époque pour le commerce des nouveautés. En 1830, il est déjà rue des Poëliers. L'affaire marche bien, car il a deux commis colporteurs à son service en 1831. Son fils lui succède vers 1856. Il épouse la fille du marchand tapissier bien connu de la rue Lenepveu, Savaton-Varannes. La maison passe ensuite aux mains de Guyon, Trouvé et Meunier ; Guyon et Bêteille ; veuve Bêteille et enfin Le Deuff et Martin. Les compliments formulés par le rapporteur général de l'exposition de 1895, Cointreau, s'adressent à la veuve Bêteille et à Le Deuff, alors son mandataire : « *L'Enfant prodigue*, qui a exposé de remarquables confections pour dames, est une maison du même genre [que le *Palais des Marchands*] ; elle se fait remarquer par sa direction intelligente, [...] ainsi que par ses approvisionnements considérables. Ces deux établissements rendent les plus grands services à la population d'Angers

; ils luttent courageusement contre les maisons envahissantes que sont le *Louvre* et le *Bon Marché* et combattent victorieusement souvent la concurrence que leur font ces grands bazars par la vente sur prospectus, l'expédition directe grande vitesse et surtout le colis postal en gare ou à domicile ».

L'Enfant prodigue ferme au cours de soldes encore plus stupéfiants que d'ordinaire, juste avant la première guerre mondiale, le 18 juillet 1914. Il y eut foule, ces jours-là, rue des Poëliers...



Catalogue des nouveautés. Vers 1880. Arch. mun. Angers, 1 J 521.



Les étalages de *L'Enfant prodigue* du côté de la rue du Mail, juste au-dessous de l'angle avec la rue des Poëliers. Arch. dép. Maine-et-Loire, 11 Fi 2261/1.

Le Deuff, directeur du magasin. Carte photographique réalisée pour l'exposition de 1895. Arch. mun. Angers, 12 Fi 246.

À la Ville d'Angers : Nouveautés élégantes du Bon Marché

Vêtements, soieries, les tissus les plus nouveaux, trousseaux, blanc, chemiserie, parfumerie, fourrures, dentelles, mercerie : pour l'habillement ou pour la maison, on trouvait tout, 15 rue Voltaire .

Des générations de propriétaires à l'intelligence commerciale ont assuré la fortune de l'établissement. Quelque temps avant la première guerre mondiale, les factures à en-tête annoncent fièrement : « Maison fondée en 1830 ». Vérité historique ou bluff commercial ? Les recherches historiques ont montré le bien-fondé de cette affirmation : la généalogie du magasin de nouveautés conduit au carrefour des rues Saint-Laud et Baudrière en 1830. L'affaire est fondée par François Gigault et Marie-Eugénie Perrinnelle. Elle passe aux mains de Léonore Launay, Noël Bretault, Isidore Montault. La famille Roux, qui la rend plus illustre encore, l'acquiert vers 1875. Rien ne leur échappe, pas même les tapis et les corbeilles de mariage. Le magasin est transféré 15 rue Voltaire à la fin du XIX^e siècle.

Formée par les Roux, la famille Bernard se perfectionne à Paris, « affine son goût », cueille le « dernier cri » du bon ton, et ainsi préparée, se trouve apte à reprendre le flambeau en 1901. Magasin au rez-de-chaussée, salons à l'entresol, tout est agencé à la dernière mode. D'autres rayons sont encore ajoutés. Avril 1920 : nouveaux propriétaires. Une société est formée entre Félix Marquis (né en Isère) et Berthe Février (née dans la Manche), mais vite dissoute. Berthe Février continue l'exploitation seule. Et fait parler d'elle.

Ses méthodes de vente sont ravageuses : soldes affichant 40 à 80 % de réduction, étalages « très parisiens », char avec couple de mariés « 1830 » pour la journée de la publicité en 1929. Ce n'est pas encore assez ! Elle

adjoit à son commerce un salon de thé en septembre 1930, puis la vente en gros de robes de mariée sous la dénomination *À l'Innovation* le mois suivant. Mais c'est le chant du cygne. Imprévoyance et légèreté la conduisent inéluctablement à la faillite. Pressée par ses créanciers, elle vend son magasin de la rue Voltaire à *Monoprix* en 1932 et essaie de se refaire avec une nouvelle Ville-d'Angers, 20 rue des Lices. Las, l'enseigne centenaire ne dépassera pas son 104^e anniversaire. Le nouveau magasin de la rue des Lices disparaît en 1934.



Publicité à la Ville d'Angers. Vers 1921. Arch. mun. Angers, 1 J 87.

Cent mille chapeaux...

Siégel, Milois, Au Papillon d'Or, Aux 100 000 Chapeaux, Labolle, Trois Six Quatre Huit..., abondance de chapelleries ne nuit pas à la Belle Époque !

Sortir « en cheveux » était impensable ! Seuls les domestiques ou les ouvriers pouvaient se le permettre, encore mettaient-ils la plupart du temps, coiffes, bonnets ou casquettes. Les chapelleries étaient donc prospères... Sans parler des magasins d'habillement qui proposent également des chapeaux, on compte vingt-cinq chapelleries en 1890, dont quatre importantes manufactures : Bouras, avenue Besnardière ; Dechesne, 55 rue Saint-Laud ; Vrolix, dans la même rue Saint-Laud et Priouzeau, rue Valdemaine. Mais, même ceux qui se contentent de vendre ont du matériel pour ajuster les chapeaux : machine à forcer, chauffe chapeau à vapeur, colliers extensibles, mesureur de tête...

Siégel, le chic français et anglais

La plus ancienne, présumée fondée en 1760 d'après les publicités, est incontestablement la chapellerie Siégel. « Chapellerie haute nouveauté » pour hommes uniquement jusqu'aux années 1930, française et anglaise, spécialement recommandée pour l'élégance et la qualité de ses articles, note le guide de l'exposition de 1895. On y parle anglais. Naturellement établi rue Saint-Laud, mère de tous les commerces « chics » jusqu'au milieu du XIX^e siècle, Paul Siégel transfère son magasin 7 rue Voltaire au début des années 1890. « Les plus jolies coiffures », « tous les sportsmen élégants se coiffent chez Siégel » : Paul Siégel fait sans cesse appel à la publicité et son successeur Audusson en 1919 fait de même.

Vue intérieure du magasin *Aux 100 000 Chapeaux*.
0Vers 1920. Photographie. Coll. Pascal Guiraud.

Le magasin ferme en 1986.

Guère moins ancienne, mais plus modeste dans le chic et usant peu de publicité, la chapellerie Milois remonte au moins à 1800, déjà installée place du Pilon avec Alexis Blanchet. Égrener les noms de Gasnier, Chapon, Demouy, Desfossez, Cesbron, Boussinot, Milois, Nicolas nous conduit jusqu'en 1984, date de sa fermeture.



Rêve de femme ! Avoir un chapeau Papillon-d'Or...

Il y a place pour de nouveaux venus, comme pour Gaston Foin, dont l'épouse « ex-première de la maison Félicie, de Paris, est la modiste par excellence » annonce la publicité. Il fonde sa maison, chapellerie et fournitures de modes, à l'enseigne du Papillon-d'Or, 39 rue de la Roë en 1909. Mais pour sa clientèle « sélect », il inaugure une annexe 6 rue Voltaire en 1912...

Armande Dion lui succède en décembre 1919 tandis qu'il crée un nouveau magasin, 10 rue Plantagenêt, *Aux 100 000 Chapeaux* : « Sollicité par une grande partie de mon ancienne clientèle du Papillon d'Or [...], je me suis décidé à lancer une maison de modes et fournitures, annonce-t-il en février 1921. Officiellement, je puis vous annoncer que j'ai l'exclusivité des modèles de chez Germaine Fouquet, 91 rue de Richelieu, Paris, qui vous seront présentés par une aimable première modiste d'une grande maison de Paris ». A-t-il fait de mauvaises affaires ? Il est remplacé par Émile Kistner dès octobre 1922.



Publicité Au Papillon d'Or. Vers 1920. Arch. mun. Angers, 1 J 87.

138 ans dans la même famille : la saboterie Lebreton

Sabots, galoches, chaussons... : la saboterie Lebreton, 70 rue Baudrière, présentait à sa clientèle des articles variés.

L'industrie de la chaussure est d'abord angevine, avant d'être choletaise. Liard ouvre la première manufacture dans les années 1830. Vers 1900, l'activité chaussante occupe trois mille ouvriers à Angers, sans compter les fabrications artisanales des soixante-treize cordonniers et d'une vingtaine de sabotiers.

La caisse miraculeuse

Parmi ceux-ci, la saboterie de la rue Baudrière. René Lebreton ouvre boutique après avoir épousé aux Ponts-de-Cé, le 27 octobre 1828, la fille d'un couvreur, Marie-Mathurine Meslet. Jusqu'en 1838, les actes d'état civil le qualifient de « cordonnier ». C'est peut-être vers cette année-là qu'il s'oriente vers le sabot, comme semble l'indiquer un magnifique chef-d'œuvre de sabotier, daté de 1838 et signé Letessier, apprenti chez Lebreton.

Longtemps, il a montré sa belle couleur rouge en vitrine. C'est aujourd'hui l'orgueil du musée de la chaussure de Saint-André-de-la-Marche. Une caisse d'archives, miraculeusement conservée au fond



du grenier de la rue Baudrière, a livré d'autres « secrets », depuis 1840 : mandats de paiement aux fournisseurs, impositions, livret ouvrier, attestation des compagnons sabotiers du devoir... font revivre René Lebreton (1798-1857), Joseph (1830-1894) et son frère René (né en 1838), Auguste enfin (1873-1925), qui

Chef-d'œuvre de sabotier, par Letessier. 1838. Coll. Musée de la Chaussure à Saint-André-de-la-Marche.

Auguste Lebreton devant sa boutique. Vers 1920. Photographie. Coll. part.

épouse Marie-Louise Sevry. Leur fille Jeanne prend la suite en 1926 avec son mari, Léon Rebendenne, mais la « veuve Lebreton » reste aux commandes jusqu'à sa mort en 1935.

Aux quatre coins de France

Les fournisseurs de la saboterie sont nombreux et variés : tous les grands centres chaussants de France figurent dans les archives Lebreton. Nantes et Brissac livrent le cuir ; Amboise et Paris, brides à sabots et garnitures en tous genres ; Romans (Drôme), des semelles de bois ; Rouen, tresses et lacets ; Moulins, empeignes et coussins. Si les Lebreton, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, continuent à fabriquer le beutier, sabot tout en bois employé surtout pour le travail dans les écuries, ou les sabots coussins, sculptés et à brides de couleur, ils achètent une grande quantité de produits finis. Fougères, Paris, Rouen, Nancy, Cholet, Beaupréau... fournissent chaussons et chaussures en gros ; Bordeaux et Sauveterre-de-Béarn espadrilles et pantoufles ; Nantes, La Flèche, Laval, La Souterraine... sabots et galoches. Plus luxueux, les sabots de Limoges ou de Dax, les articles fantaisie de Jupilles (Sarthe) plaisent beaucoup.

Le bois détrôné par le caoutchouc

Jusqu'au début des années 1930, on chaussait les bébés avec des semelles de bois pour leur apprendre à marcher. Ainsi les voûtes plantaires ne s'affaissaient pas. Pépiniéristes et maraîchers (de Beaucouzé, Feneu, La Meignanne...) se détournent peu à peu des sabots traditionnels au profit des articles en caoutchouc. Quant à la vente des galoches - terme générique qui désigne tous les articles à semelle de bois, galoches basses, galoches montantes selon les modèles - elle chute rapidement dans les années d'avant-guerre, sauf pour certains modèles, tels le sabot sablais et des petites fantaisies à talon haut (cinq à six cm), élégants et agréables à la marche (jusqu'au début des années 1950).

Reconverti dans la chaussure, en particulier pour pieds sensibles, le magasin résiste à tous les changements, comme au grand incendie du *Palais des Marchands*, le 21 novembre 1936, grâce à la protection de la tour Villebon. L'intérieur de la maison est carbonisé, mais elle n'est pas entièrement détruite, comme toutes celles situées au-delà de la tour, jusqu'à la rue de l'Évêché. Survient le bombardement de la Pentecôte 1944 et c'est un autre sinistre. Lorsque Léon Rebendenne et son épouse prennent leur retraite en décembre 1968, le commerce des chaussures s'arrête. Leur fils Jean s'est tourné vers le métier de représentant en jouets et puériculture : la rue Baudrière, face au « no man's land » du *Palais des Marchands* disparu, était trop en perte de vitesse.

Deux hommes, deux styles : Houssin et Normandin

Incontestablement, les deux plus grandes parfumeries d'Angers, en ce début du XX^e siècle, ce sont Houssin et Normandin.

Houssin l'emporte à l'ancienneté, coiffeur déjà installé 3 rue des Poëliers en 1876, puis au 22 de la même rue, enfin au 17. L'enseigne indique : « Au Bon Ton. Salon de coiffure pour dames et messieurs ». On y trouve les plus beaux postiches d'Angers et toute la « grande parfumerie » aux prix de fabrique. Peu à peu Jules Houssin se consacre exclusivement à la parfumerie.

Violette...

Théophile Normandin s'est établi au 41 rue Saint-Aubin, depuis 1883. Le rapport général de l'exposition d'Angers de 1895 vante son laboratoire, « dans lequel il sait habilement combiner les parfums de la Provence, à l'alcool, pour en faire des produits spéciaux, vinaigre et eau de toilette ». À l'exposition justement, il remporte une médaille d'or. En janvier 1896, il annonce, comme fabrication spéciale de sa maison, une essence triple violette et violette d'Anjou et précise qu'il est le seul propriétaire de la célèbre marque Docteur Kerkoff.

... contre violette

Aussitôt J. Houssin prévient que le docteur Kerkoff n'a traité qu'avec lui. Coup supplémentaire, Houssin assure en février 1896 qu'il a le monopole exclusif d'une nouvelle découverte du docteur : une essence quadruple parfum de violettes, « sans comparaison avec tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour »... Surenchère. Le parfumeur Normandin n'a que de la triple violette ! La riposte ne se fait pas attendre : « La parfumerie Normandin est une des rares maisons qui, n'ayant la représentation exclusive d'aucunes marques, les vend toutes, sans exception, 30 et 40 % meilleur marché que n'importe quelles maisons similaires. Tous les produits sortant de cette maison sont revêtus de leurs cachets de garantie. La maison offre en prime à tout acheteur de 5 francs de produits divers, un flacon essence Tzar-Violette, quadruple parfum Dr Kerkoff, modèle de 4 francs, au prix de 2,50 francs ».

Tradition...

Au-delà de ce « duel » de violettes, la différence essentielle entre les deux parfumeries tient en un mot : laboratoire. Normandin invente et fabrique, dépose des marques ; Houssin se contente de vendre. La seconde différence tient dans deux styles distincts : l'un chic, dans le vent de la mode, c'est Normandin ; l'autre plus traditionnel, fondé sur la qualité de l'accueil. En 1896, Houssin inaugure sa nouvelle parfumerie.

La vitrine ne se distingue en rien de celle d'une épicerie. Sobriété aussi à l'intérieur. Qu'en dit-on ? On ne parle que du bon marché des produits.

... contre Art Nouveau

En 1901, voici Normandin à son tour qui ouvre de nouveaux salons de coiffure, 8 rue d'Alsace. Quel écho dans la presse ? C'est un « événement artistique et commercial... L'architecte décorateur Gaston Réchin, coupant court à la tradition dans sa guerre à la routine, a voulu laisser libre carrière à son inspiration poétique sans sacrifier au pratique. Il a conçu, créé, fait exécuter des choses ravissantes dans la note modern-style et dans ce qu'il a de plus ingénieux et de plus goûté. C'est ainsi qu'on se trouve, à la maison Normandin, en présence d'une tentative artistique émerveillant les plus difficiles, d'un « lavatories » parisiens les plus sélects » (*Journal de Maine-et-Loire*).

Deux personnages. Deux styles.

Devanture de la parfumerie Houssin. 1924.
Arch. mun. Angers, 1 J 1263.

Publicité pour la parfumerie Houssin,
par les Éditions Charles Hirvyl. Vers 1930.
Arch. mun. Angers, 1 J 44.



Vue intérieure du salon de coiffure Normandin. 1911.
Arch. mun. Angers, Guide illustré *Au Pays d'Anjou*.



Des pharmaciens inventifs

L'inventivité est une obligation, au temps où l'industrie pharmaceutique est embryonnaire. Chacun a son carnet de recettes, ses plantes en bocaux et compose onguents, baumes, élixirs, se vantant d'être plus efficace que les autres.

Une pharmacie pour 2 420 habitants en 1901 ; une pour 3 000 en 2003 : les Angevins de la Belle Époque ne sont pas mal servis, avec les moyens de la médecine d'alors, que les pharmaciens s'efforcent au mieux d'améliorer. Ils sont alors divisés en deux catégories : ceux de première classe, et qui l'inscrivent fièrement en haut de leurs factures ; ceux de seconde classe, qui se gardent de le mentionner, mais remédient à l'absence de cette formule magique par des mentions du genre : « Expert chimiste », « Premier prix d'analyses », « Lauréat de l'école de médecine ».

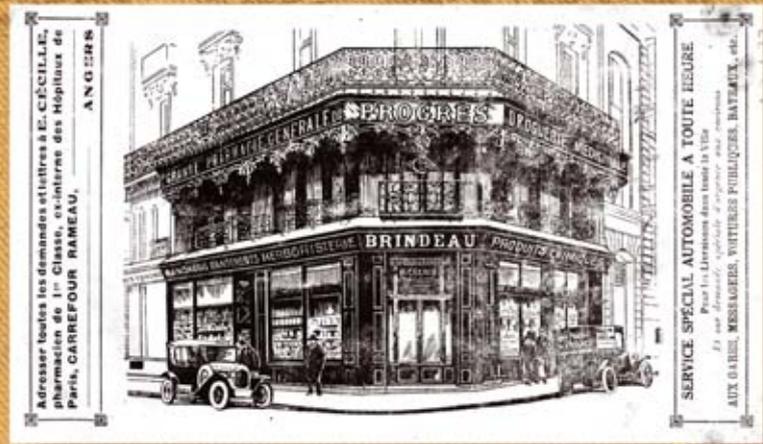
1^{ère} ou 2^e classe ?

Sur quoi se fonde cette différence ? Sur la durée des études de pharmacie, beaucoup moins longues pour la seconde classe et reposant essentiellement sur un stage pratique. Le diplôme n'est valable que dans le département d'obtention. En revanche, pour la première classe, trois à six années de cours en faculté sont nécessaires. Le diplôme, qui coûte 900 francs, autorise le pharmacien à exercer sur tout le territoire. Après 1875, les deux formations sont harmonisées.

Chacun, en tout cas, rivalise d'ingéniosité pour s'assurer une clientèle. C'est un pharmacien qui inaugure, si l'on excepte quelques dépôts d'industriels antérieurs à la promulgation du décret du 26 juillet 1858, le registre de dépôt des marques commerciales, le 6 août 1858. Hector Ligot, rue Saint-Laud, dépose la marque du sirop pectoral Saint-Georges. Émile Giffard, place du Ralliement - le futur distillateur - invente des produits à base d'huile de ricin, en 1877.

Contre l'hypertension ou la calvitie

Lucien Guillot, 27 rue Hoche, concocte en 1883 des capsules de goudron pur de Norvège. Brindeau, ancêtre de la *Pharmacie du Progrès*, carrefour Rameau, propose en 1892 un Élixir Bessic contre les maladies des poumons. Adolphe Thuau obtient le succès à partir de 1898 avec son « Réparateur Thuau, stimulant anti-déperditeur, toni-reconstituant », connu sous l'appellation de Vin Saint-Michel, du nom de sa pharmacie, faubourg Saint-Michel. Urbain Caresmel ouvre un véritable laboratoire rue Henry-Gréville pour fabriquer son Antonal, contre l'hypertension vasculaire. Le cuir chevelu intéresse beaucoup... Victor Clémenceau, à l'angle des rues de la Roë et Bodinier, prédécesseur de Mme Cady qui avait aussi plus d'une recette dans son sac, met au point en 1902 la lotion antipelliculaire du Roi René, qui



Catalogue de la Grande Pharmacie du Progrès. 1924. Arch. mun. Angers, 1 J 433.

guérit radicalement toutes les maladies du cuir chevelu, y compris la calvitie, à son début. Ce qui ne l'empêche pas de laisser une succession déficitaire.

Trédille, pharmacien universel

Mais nul n'égale, du moins en bagout, Prosper Trédille, venu de Paris s'établir à Angers 6 rue Voltaire en 1887. Son almanach illustré annuel propose un grand nombre de préparations « maison » : vin régénérateur Trédille (quinquina, guarana, noix de kola et coca, très à la mode) ; préparations antichlorotiques pour personnes pâles ; sirop raifort iodé ... Entre la catastrophe du Bazar de la Charité et le jubilé de la reine Victoria, l'almanach 1898 s'étend à plaisir sur les magnifiques propriétés de chaque remède : le coaltar saponiné Trédille est « fort efficace dans les foyers de suppuration putride, dans les trajets fistuleux, les écoulements fétides du nez et des oreilles, les hémorroïdes fluentes ».

Les préparations angevines ne remplissent qu'une petite partie des rayonnages. Le reste est assuré par le dépôt de médicaments provenant des fabriques parisiennes, lyonnaises.... Certains, comme Brard rue Plantagenêt, ajoutent produits vétérinaires et droguerie à leur commerce, héritage d'un passé où droguerie, épicerie et apothicairerie ne faisaient qu'un. Ne vend-on pas encore dans les pharmacies de la Belle Époque chocolat « de santé » et vins reconstituants ?



Portrait de Mme Cady-Daguet, pharmacienne. Vers 1910. Arch. mun. Angers. Dictionnaire biographique illustré de Maine-et-Loire.

Pharmacie Thézée, place Sainte-Croix : boîte de paquets de sublimé. Vers 1900. Arch. mun. Angers, 1 Obj 207.



Les meubles d'art André

De la statuaire religieuse aux chambres Deauville

Travail du bois, sculpture, meubles de style : des spécialités angevines à la fin du XIX^e siècle. Les annuaires des années 1885-1900 n'alignent pas moins de vingt-cinq commerçants dans le domaine du meuble. Et beaucoup sont fabricants : Lesire-Richard, Bourdelois, Lizé, Rouaud, Desperches, Leseyeux, Guilleux, le Palais des Marchands, André... Viennent ensuite, après 1919, Lefroid, Gourichon, Rambault, Goineau, Pié...



Alphonse et Louis André. Vers 1872. Photographie. Coll. part.



Vue intérieure des ateliers André. Vers 1911. Photographie. Coll. part.

La plus en vue, vers 1900-1930, c'est la maison André. À la fois industrie, commerce de gros et de détail, son histoire est exemplaire des transformations économiques et juridiques d'une entreprise. Étonnante aussi... car ses racines remontent jusqu'à une personnalité originale du diocèse

d'Angers : l'abbé Choyer. Affligé par la décadence de l'art religieux, il apprend la sculpture à Paris et ouvre à Angers, vers 1845, l'atelier de sculpture religieuse Saint-Joseph, au Petit Colombier (près de Mongazon). Une cinquantaine d'ouvriers et d'élèves, souvent ecclésiastiques, y travaille en 1851. L'atelier s'agrandit en s'installant sur 3 000 m² dans l'ancien couvent des Carmes en 1856.

Chantiers religieux

C'est qu'il est maintenant fort connu du clergé français. L'affaire prenant grand essor commercial, l'évêché presse l'abbé Choyer de passer la main à un entrepreneur civil. Ce sera François-Alexis Moisseron, l'un de ses élèves. Il rachète l'établissement vers 1860, mais l'abbé reste conseiller dans l'ombre. 1860 : c'est aussi le début de l'apprentissage aux ateliers Saint-Joseph d'un certain Louis André. Bon dessinateur, excellent sculpteur, il est embauché en 1867, devient rapidement contremaître. « Énergique et intelligent, note son fils Edmond dans ses souvenirs, il parvient rapidement à se rendre indispensable, étant seul capable de dessiner les épures nécessaires à l'exécution des travaux ». Aussi Moisseron le choisit-il comme associé vers 1878.

Les affaires sont florissantes en ces années de grand renouveau de la construction religieuse. Les commanditaires-donateurs sont souvent membres de l'aristocratie, ce qui ouvre à l'entreprise une nouvelle branche d'activité : la décoration d'hôtels particuliers et de châteaux. Le chantier de l'église Saint-François-Xavier à Paris lui vaut ainsi la clientèle du duc de La Rochefoucauld au château de Bonnétable (Sarthe) et au Jockey-Club. Nouveau tournant à partir de 1880. La politique anticléricale des gouvernements de la III^e République restreint les chantiers religieux : l'entreprise s'oriente donc peu à peu vers la production de mobilier civil courant, d'abord pour les magasins angevins - Palais des Marchands, veuve Leseyeux...

Le gigantesque incendie qui consume entièrement les ateliers du quai des Carmes en 1893 favorise cette réorientation. Moisseron se retire et Louis André s'établit dans la partie haute de la ville, plus commerçante ; d'abord provisoirement avenue de Contades, puis en 1895 sur de vastes terrains entre la rue de Brissac, la place André-Leroy et la rue Paul-Bert. Ce déménagement permet une exploitation plus rationnelle, avec des ateliers parfaitement séparés les uns des autres et la construction d'un atelier mécanique pour la production des meubles. Le magasin de vente fait de modestes débuts, 46 rue Paul-Bert.

Paquebots

En 1902, Louis André associe ses trois fils à l'affaire au sein d'une société en nom collectif. Mauvais moment ! La crise commerciale du début du XX^e siècle, la Séparation de l'Église et de l'État en 1905, mettent l'affaire en péril, d'autant que le fils aîné, Joseph, joue les girouettes, quittant la société et y revenant par deux fois. Pour sortir de cette mauvaise passe, deux solutions sont mises en œuvre : nouvelle forme juridique de l'entreprise, transformée le 27 août 1910 en société anonyme, afin de lui donner une vie indépendante de celle de ses membres, parfois capricieux ; nouvelle clientèle. Croiseurs cuirassés et paquebots remplacent églises et châteaux. À partir de 1912, la maison obtient la confiance de la Compagnie générale transatlantique pour l'aménagement de cabines de luxe sur le France, le Gallia, le Lutetia... Quant aux meubles civils, ils prennent leur essor avec la construction d'une grande galerie d'exposition le long de la voie ferrée. En 1907, la médaille d'or obtenue au concours national de mobilier moderne - chambres à coucher - contribue au succès de ce secteur.

Les plus vastes galeries de mobilier d'Angers

Années vingt : période faste ! La maison André est partout : mobilier, paquebots, travaux religieux qui reprennent... Il faut doubler la galerie des meubles, quadrupler l'atelier des machines. Pour lutter contre la dépréciation du franc, l'entreprise investit aussitôt l'excès de numéraire : ouverture du *Salon du Mobilier* 16 rue d'Alsace en 1922, d'un magasin à La Baule, achat de la scierie Chanteloup. Edmond André, qui a succédé à son père en 1922, commence à transformer sa société en holding : ateliers et magasins seraient autant de petites filiales indépendantes de la société mère, rebaptisée *Industries artistiques de l'Ouest*. Elle en garderait le contrôle financier par une participation suffisamment importante. Un échec avec la principale filiale, la *Manufacture de meubles de l'Anjou*, remet tout en question.

Échaudé, le conseil d'administration ne veut plus entendre parler des projets d'Edmond André, qui auraient pourtant mis la société à l'abri des aléas économiques. C'est aux filiales que seraient revenus frais généraux et risques de fabrication. Survient en France la grande crise mondiale, à partir de 1932. L'industrie du meuble est particulièrement frappée. Edmond André propose une réduction massive des frais généraux pour 1933. Le conseil d'administration ne le suit pas et l'exercice est largement déficitaire. Edmond André démissionne. L'entreprise termine son grand chantier du Normandie en 1935, puis est liquidée. Le cadet, Henri André, poursuit une petite activité de fournitures de mobilier courant jusqu'à la seconde guerre mondiale. Ainsi disparaît la plus grosse affaire de meubles d'Angers, qui avait compté plus d'une centaine d'ouvriers.



Chambre à coucher Deauville. Vers 1920. Publicité. Coll. part.



Devanture du magasin, 26 rue d'Alsace. Vers 1910.
Carte postale. Coll. part.

Le palais de la céramique chez Joubert

Joubert, à l'angle de la rue d'Alsace et du boulevard Foch : une adresse qui s'imposait d'elle-même pour tout cadeau artistique.

L'histoire de ce commerce de porcelaines, cristaux, verreries et faïences, jusqu'au début du XX^e siècle tout au moins, est encore un tissu d'interrogations, en attendant de nouvelles découvertes. Les données fournies par différentes sources manquent de cohérence et de précision. C'est la veuve Rosalie Simon, née à Sablé, qui le crée 39 rue Saint-Laud, vers 1850, et lui donne son premier lustre. Venant du Mans, après avoir perdu son mari Julien Simon, commis de roulage, elle a encore la douleur de perdre sa fille Alphon sine à l'âge de quinze ans, le 15 décembre 1851.

Maison de premier ordre

Le magasin était situé à l'angle de la rue Saint-Laud et de la rue Plantagenêt, du côté des numéros pairs de cette dernière, démoli depuis 1975. Il est suffisamment connu en 1866 pour faire partie des établissements recommandés par l'*Indicateur angevin*. Le flair commercial de la veuve Simon la pousse à s'établir à l'angle de la toute nouvelle rue Impériale, aussitôt après son ouverture et la construction de l'immeuble réalisée en 1868. Sans doute pressent-elle que la future rue d'Alsace, reliant le Ralliement au boulevard, pourrait bien devenir l'une des principales artères commerciales de la ville.

La succession de la veuve Simon, qui meurt en 1890, est assurée en 1880 par un certain Édouard Simon, peut-être son fils, mais il ne figure pas avec elle dans le recensement de 1851. Au recensement de 1886, il est âgé de 49 ans, vit avec Eugénie Arthuis, son épouse, et ses trois enfants. Voici que dix ans plus tard, il a rajeuni de sept ans - l'heureux homme - et troqué son prénom d'Édouard contre celui d'Eugène... Les mêmes trois enfants sont toujours là. Cherchez l'erreur !

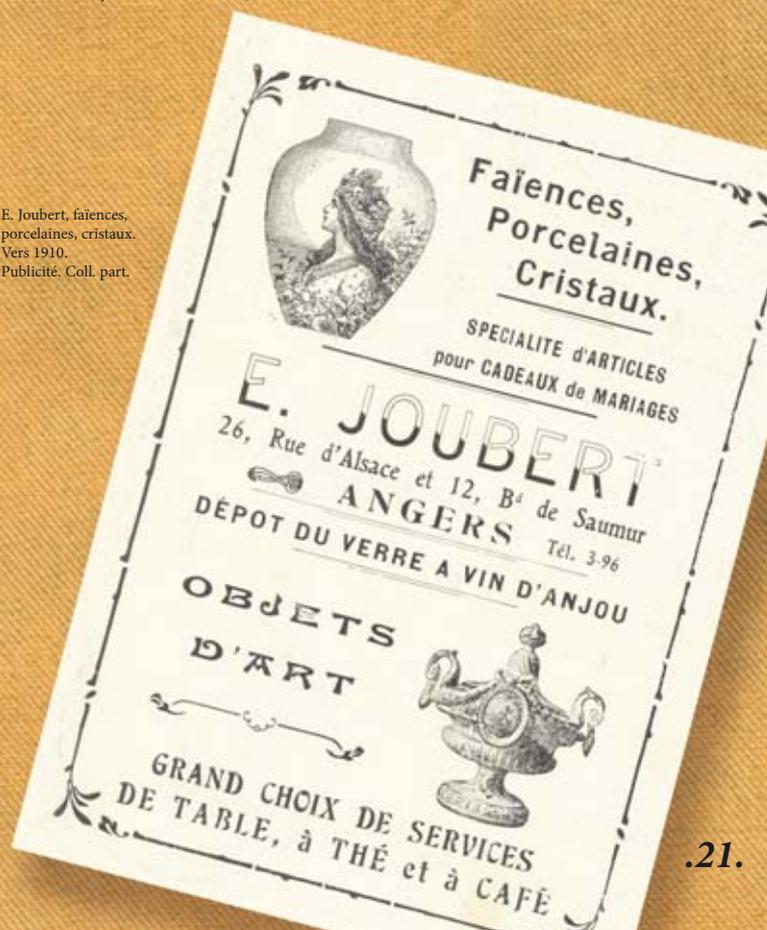
Kaléidoscope de couleurs

Vers 1898, l'opticien Joseph Verchaly et son beau-fils Édouard Joubert rachètent le magasin Simon, et peut-être aussi, après 1901, le fonds de commerce de la *Grande Jatte*, un autre magasin de porcelaines, 11 rue Lenepveu. Avec le *Grand Bazar de Paris* du 22 boulevard de Saumur (boulevard Foch) qu'ils ont acquis vers 1894, auquel Joseph Verchaly a réuni son *Bazar de l'Industrie* de la rue des Poëliers, les Verchaly-Joubert sont incontestablement les rois de la céramique et du jouet à Angers. Joseph

Verchaly prend sa retraite quelques années après, laissant à son fils l'optique (8 bis boulevard de Saumur), et à son beau-fils la porcelaine. Ce dernier obtient la seconde place au concours pour le verre à vin d'Anjou en 1914.

Attiré par le cinéma, Édouard Joubert transforme le Grand-Bazar en cinéma des Variétés - ouverture le 13 avril 1916 - tandis que le magasin de l'angle de la rue d'Alsace, agrandi d'une nouvelle galerie d'art en 1911, poursuit sa route. Une société anonyme à responsabilité limitée constituée entre Édouard et ses enfants préside à ses destinées à partir de 1928. Et Daum, Baccarat, Limoges, Christofle... de briller en vitrine jusqu'à la fermeture, en 1979.

E. Joubert, faïences, porcelaines, cristaux. Vers 1910.
Publicité. Coll. part.



Jacques Evers, photographe passionné

Deux grandes figures de la photographie angevine ont laissé une empreinte durable : Gaspard-Florent Berthaud, premier photographe professionnel établi à Angers en 1854, pour le XIX^e siècle ; Jacques Evers, pour le XX^e siècle.

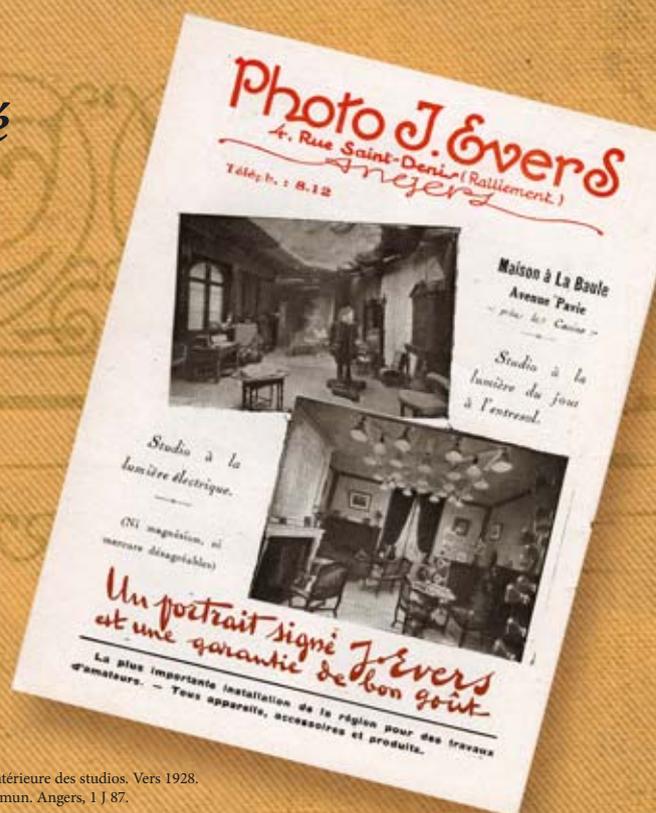
Jacques Evers est né le 25 août 1879 à Paris. Son père, écrivain, fréquente Théophile Gautier et Gérard de Nerval. Sa mère ne pense que théâtre. Il est élevé par un oncle photographe, Edmond Cauville, qui lui apprend son métier. Revenu à Angers en 1904, Edmond s'établit 28 boulevard de Saumur (l'actuel 44, où s'installeront les studios Guiraud). Jacques travaille avec lui, tout en suivant les cours de Brunclair à l'école des Beaux-Arts. En 1906, il épouse une Bourbonnaise devenue angevine, Marie Astier, dont la sœur tient une « maison de la presse ». Marie ouvre une librairie 21 rue Voltaire, qui devient rapidement le rendez-vous des artistes et des écrivains, comme Berjole. Tous apprécient sa beauté et louent son érudition.

Photographie

Jacques, de son côté, est devenu reporter-photographe au *Petit Courrier* et lance avec Charles Duvivier l'atelier de photogravure du journal, le 4 mai 1911. Il dépose au tribunal de commerce, en décembre de la même année, une marque illustrée par Charles Berjole pour une revue mensuelle littéraire et historique, *L'Anjou illustré*. Quand Edmond Cauville regagne Paris, Jacques Evers décide de fonder sa propre affaire de photographie. Il cède la librairie en février 1913 et aménage son nouveau commerce 4 rue Saint-Denis, dans l'ancien presbytère de la paroisse. Au rez-de-chaussée, hall et salon d'attente ; au premier étage, atelier de pose et appartement ; au second, sous les mansardes, les laboratoires. Il fait construire un magasin et une galerie dans la cour, surmontés d'un grand atelier vitré. L'installation a coûté plus de 33 000 francs, matériel, outillage et produits chimiques compris. L'appartement, avec chauffage central, ce qui est rare à l'époque, est classiquement meublé : salon Louis XV, salle à manger Louis XIII, chambre Louis XVI, pitchpin pour les enfants. Las ! Le prêt amical sur lequel comptait Jacques Evers sévanouit et il ne peut faire face à ses engagements. Dépôt de bilan en juillet 1913. Heureusement, un concordat lui permet d'honorer toutes ses créances, car le magasin a pris un bon départ.



Magasin et atelier, 4 rue Saint-Denis. Vers 1920. Photographie. Coll. Pascal Guiraud.



Vue intérieure des studios. Vers 1928. Arch. mun. Angers, 1 J 87.

Photogravure

Après la première guerre mondiale, il ajoute à son commerce la photogravure, où il emploie jusqu'à quarante ouvriers. Sa famille doit émigrer dans le quartier du lycée. La maison de la rue Saint-Denis est envahie par les machines. Ses ouvriers bénéficient des congés payés dès 1919 et sont intéressés à l'entreprise en 1925. Il n'est pas facile d'en trouver de qualifiés, les Parisiens ne veulent pas vivre en province. Grâce à son contremaître, Suisse, mariée à une Anglaise, il fait venir des photgraveurs d'Angleterre. Photographie et photogravure, le travail est harassant. À bout de forces, Jacques Evers vend la partie photogravure à l'éditeur parisien Quillet, mais développe en contrepartie la photographie publicitaire. Ne pouvant s'empêcher de multiplier les activités, comme son magasin angevin tourne tout seul, il ouvre une succursale à La Baule. Au bout de six ans, nouveau surmenage, nouvelle alerte de santé. Repos forcé.

Cinéma amateur

Au retour, la proximité du cinéma *Le Palace* lui donne l'idée de se lancer à fond dans la cinématographie. Il achète donc en 1932 un petit magasin 16 rue d'Alsace, pour y lancer le cinéma d'amateur Kodak. « La vitrine y est animée par des silhouettes de bois découpé : Titi et Toto, le petit garçon qui projette des films sur un écran visible de la rue, et son petit chien qui regarde. Cela a un tel succès qu'un agent de police doit venir régler la circulation sur le trottoir » (souvenirs de sa fille, Suzanne Evers). Son fils Jean est désormais associé à la direction des magasins qui tournent toujours aussi bien. « En photo, vous serez toujours satisfait chez J. Evers, le spécialiste » disait la publicité. Jacques meurt en 1969. Un passionné disparaissait.

À Malinge, Malinge et demi ! Le plus grand garage de l'Ouest

1899, c'est l'année où Malinge et Laulan, associés depuis 1892, déposent la marque La Violette, pour des bicyclettes et automobiles. Leur atelier, avant d'être garage, n'est qu'une petite forge, ouverte 19 rue Béclard. Un modeste forgeron de La Jumellière, Jean Malinge, né en 1857, vient y profiter, probablement, des leçons du « professeur vélocipédiste » Jean-Baptiste Quenion, mentionné au recensement de 1881 et dans l'annuaire de l'année précédente. L'élève reprend l'atelier du maître en 1885, le transfère cent mètres plus loin en 1892, à l'angle des rues Paul-Bert et Châteaugontier, dans le jardin d'un ancien hôtel particulier dont la gloire est longtemps conservée.

Bicyclettes à tous prix

Différents modèles sont proposés, d'après le catalogue de 1895 : bicyclette toute simple l'Universelle, avec caoutchoucs pneumatiques, pour 275 francs ; la « routière forte », grand cadre à gros tubes, à 375 francs ; la Spéciale, modèle de luxe, en acier d'Autriche, qualité « extra-dure et tenace », garde-boue dernière nouveauté, au prix de 500 francs... Le rapport de l'exposition d'Angers en 1895 félicite la maison Malinge et Laulan « qui est arrivée à établir des bicyclettes réduites à 10 kg, d'une solidité à toute épreuve ». « C'est chez elle que fut inventée la pédale équilibrée, qui conserve toujours sa position horizontale ».

Le premier garage automobile du département

L'automobile relègue bientôt le cycle au second plan. L'un des premiers, Malinge comprend l'intérêt de l'industrie naissante. Dès 1899, une voiture automobile sort de ses ateliers. Réparer sans cesse, construire, inventer : ses ateliers deviennent un vaste chantier automobile. En 1900, c'est l'Angevin Foullaron qui ouvre ses succursales d'Angers (rue Boisnet) et de Cholet où il propose les automobiles construites dans ses usines de Levallois-Perret. Troisième commerce d'automobiles à Angers dès cette époque : Bonneau, place de la Visitation, vend des Peugeot et Stella. De ces trois garages, quasi contemporains, seul celui de Malinge prend son essor, orienté vers le domaine des services plutôt que de l'industrie, tout en conservant cependant la production de La Violette jusqu'à la fin des années trente.

La maison s'étend considérablement, ouvre un garage annexe 46 rue Jean-Bodin. Malinge père meurt en 1916 à l'âge de 59 ans. Le fils, Joseph, n'est pas moins malin pour développer l'affaire. Il fait reconstruire le garage par l'architecte Palausi en 1919, recherche des concours financiers en



Grand Garage d'Anjou, boulevard du Maréchal-Foch, vers 1936.
Photographie. Coll. part.

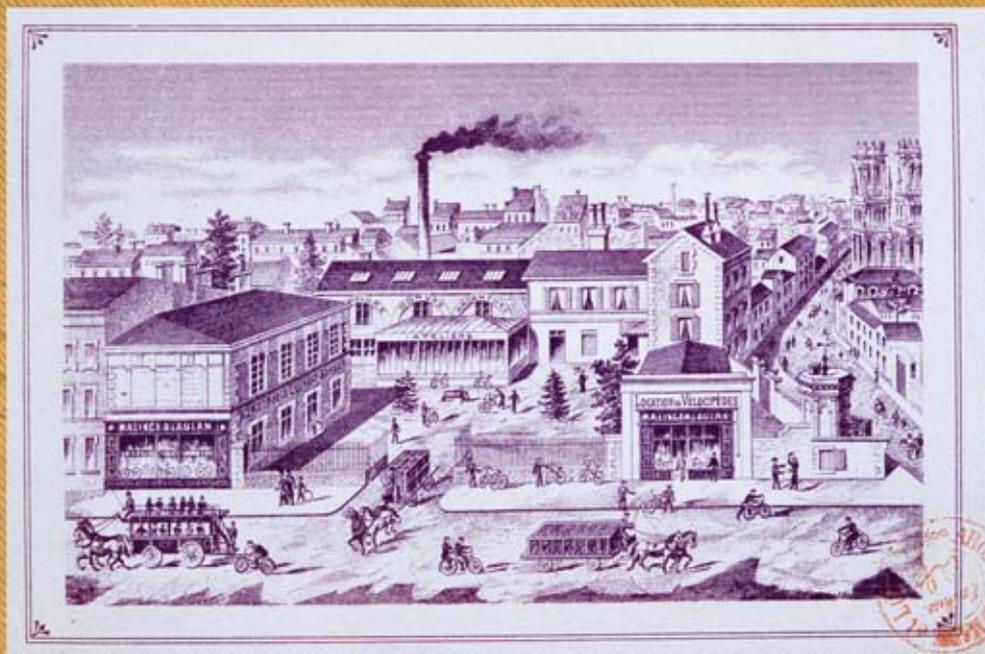
s'associant Léon-Émile Guillet en 1920, établit les premiers taxis automobiles de la ville l'année suivante, crée une Compagnie des transports angevins avec d'autres grands industriels et commerçants (Louis Cointreau, Paul Rozé...). On ne sait pourquoi il se retire en janvier 1924. Guillet est aussi malin que les Malinge. Il trouve de nouveaux capitaux avec Joseph de La Bouillerie et Fernand Marchand et crée une société anonyme en septembre 1926. Le capital de quatre millions de francs n'est pas de trop pour ce garage tentaculaire : deux succursales à Angers (route de Nantes et rue Saint-Lazare), un garage parking rue Jean-Bodin, quatre succursales dans le département (Saint-Mathurin, Cholet, Baugé et Segré).

« Les meilleures marques, la plus vieille expérience, la plus moderne organisation »

Les établissements comptent une dizaine d'immeubles dans le département en 1926, couvrant près de 7 000 m². L'organisation intérieure comprend six services :

- Vente de voitures, motocyclettes et remorques. Le garage est agence régionale Renault.
- Carrosserie : fabrication et réparation, peinture à l'émail, miroiterie
- Tous accessoires et électricité pour automobiles
- Réparations, montage des freins Westinghouse, radiateurs Chausson, recaoutchoutage Furor
- Fabrication et réparation de cycles, machines à coudre Hurtu, voitures d'enfants, TSF Radiola
- Garage ouvert jour et nuit, location de voitures, taxis, ambulances

Un véritable complexe automobile. Guillet voit grand. En 1929, il prend en gérance le nouveau garage créé par l'entrepreneur Auguste Durand en face de la maison Bleue, sous le nom de *Grand Garage d'Anjou*. Parking pour 250 voitures, station-service, c'est le premier parking spécialement réservé à l'automobile. Il est rebaptisé plus tard la *Station bleue*, puis *Central Parking* avant de céder la place en 1980 à la Caisse d'Épargne. Mais le nom de *Grand Garage d'Anjou* reste au garage de la rue Paul-Bert et à son nouveau satellite du boulevard du Bon-Pasteur, étendu sur 8 300 m². L'automobile règne en maîtresse et le *Grand Garage d'Anjou* est son serviteur. 300 véhicules vendus en 1950, plus de 2 000 en 1960 ! 104 employés en 1964. Mais tout a une fin..., les projets d'urbanisme expulsent les deux garages. Un Fimotel remplace celui de la rue Paul-Bert en 1986. La « dent » ouest du Front-de-Maine est bâtie sur le second, fermé en 1993. Le concessionnaire Renault est aujourd'hui boulevard Jacques-Millot.



Garage Malinge et Laulan. Vers 1895.
Arch. dép. Maine-et-Loire, 11 Fi 2072.

Aux Mille et Un Articles...

Petit dictionnaire des commerces angevins



Accessoires automobiles – En dehors des garages, quelques magasins se spécialisent dans ce domaine, comme Coussedière qui cède son commerce du 60 boulevard Foch à Bernard Chéné-Rome en 1955. On trouve chez lui toutes les fournitures pour l'automobile, l'industrie et la carrosserie ; les produits Shell, Michelin, Erka... ; les articles de camping Trigano.

Agences de voyage – L'agence Lubin, constituée par la banque Richou, est la première d'Angers. Elle inaugure cette nouvelle rubrique de l'annuaire Siraudeau en 1913. « Programmes détaillés des excursions collectives accompagnées » sur demande.

Aliment Pur (P) – Maison fondée par Pierre Brisset, recommandée par le corps médical. « Spécialiste des produits de régime et des aliments pour l'enfance. Concessionnaire des principales marques françaises et étrangères, 32 rue des Lices. Produits toujours frais ».

Alsace (rue d') – Porte du centre ville, c'est la plus fréquentée des rues d'Angers, selon les études menées par la Chambre de commerce. Suit, de près, la rue Lenepveu.

Angevinettes – Délicieux bonbons au chocolat inventés par Georges Tellier, pâtissier-confiseur successeur de Drouard, 4 rue Voltaire. Marque déposée en 1925.

Antiquités – La rubrique apparaît dans les annuaires en 1850. Avant cette date, les antiquaires sont rangés dans la catégorie « revendeur » et l'on ne distingue pas ceux dont le commerce a une dimension artistique. Parmi les plus connus dans les années trente, Verneti, *Au Petit Cluny*, place des Halles (Louis-Imbach) ; Mlle Boubou, rue des Lices ; Mme de Boistel, qui avait un très important commerce et Katz, expert en bijoux anciens, rue Chaperonnière.

Armurerie – Coutolleau, Baudry, Cozenot, Morin en 1913, il y a longtemps eu quatre armuriers. La longévité de la dynastie Coutolleau, entre 1830 (au moins) et 1919, des rues Saint-Aubin et Baudrière au boulevard de Saumur, est à signaler. Son dernier représentant, Auguste, est primé à toutes les expositions. Ses vitrines sont des mieux assorties en armes de chasse et de tir. Il fabrique lui-même.

Articles de cave – Un grand nom dans cette spécialité, Martin frères, 17 bis rue de la Roë à partir de 1883. Ils possèdent une fabrique de bouchons à La Crau, exploitant les chênes-liège du Var.

Artificiers – « Decey, Breley et Cie. Artificiers fabricants. Feux d'artifices à tous prix, illuminations en tous genres, montgolfières et ballons comiques, décorations nouvelles et soignées. 17 place Molière » (*Le Papillon*, n° 1, 15 janvier 1901).

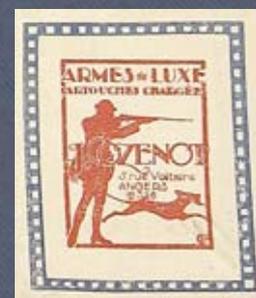
Arts ménagers – *Sécurité Service*, ouvert par René Courbet au 20 boulevard du Maréchal-Foch en 1960, diffuse toutes les grandes marques, quelquefois revues et corrigées... Tous les réfrigérateurs sont blancs ? Courbet les fait repeindre en jaune, noir, rose ou rouge vif, au goût du client. Bourvil y vient, le 18 mars 1964, faire la promotion des téléviseurs *l'Image Parlante*, dont il est actionnaire.

Audas et Joudon – Place du Ralliement, à l'angle de la rue de la Roë, la mercerie « chic ».

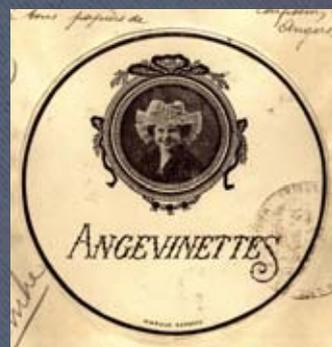
Auto-école – Les annuaires Siraudeau n'ouvrent une rubrique pour cette activité qu'en 1946 alors qu'il existait des auto-écoles depuis les années vingt. En 1932, *l'Auto-École de l'Anjou*, 8 rue de la Madeleine, propose à ses clients la gratuité de toutes les démarches.



En-tête de lettre, Éditions Hirvyl. Années trente. Arch. mun. Angers, 1 J 44.



Publicité Cozenot. Vers 1930. Arch. mun. Angers, 1 Obj 215.



Dépôt de la marque des Angevinettes au greffe du tribunal de commerce. 16 janvier 1925.



Sécurité Service, 20 boulevard du Maréchal-Foch et rue Saint-Julien. Années soixante. Photographie. Coll. part.



Stand Chéné-Rome, foire-exposition : arbre à vélos. 1972. Photographie. Coll. part.

B

Balances – Pour aménager votre boucherie, votre épicerie ? Acheter coupe-jambon, étaux, brouettes de magasin ? Décorer votre vitrine de sciures colorées ? Deux adresses : Berton, 14 place de la République et Aubin, 13 rue de la Poissonnerie (catalogue de la foire-exposition, 1938).

Bazar – Terme apparu en 1816. Les bazars sont des mondes merveilleux où règnent en maîtres les articles de Paris. Modes, chaussures, bimbeloterie, gants, fleurs artificielles, éventails, nécessaires..., tout ce que l'on trouve chez Verchaly, rue des Poëliers, au *Bazar de l'Industrie*.

Belle-Jardinière (Ia) – Succursale de la grande maison parisienne, ouverte rue Saint-Laud vers 1855, transférée place du Ralliement en 1886. On y trouve tout ce peut offrir un grand magasin en matière de vêtements et d'accessoires. Et aussi uniformes de pensionnaires, livrées, vêtements pour la chasse et le sport. Fermée en 1979.

Bijouterie – La maison Quignon-Rombach est la bijouterie à la mode en 1901 ! « Il faut aller voir et admirer les nouveaux magasins transférés de la place du Ralliement au 6 rue Chaussée-Saint-Pierre... C'est d'un bon ton, d'une richesse, d'un art incomparables : Paris en province. Tous les soirs, exposition *a giorno*, c'est la grande attraction ».

Biscuits (Lerchy-Cadosch) – Jean Lerchy, époux de Julie Cadosch, pâtissier et fabricant de biscuits d'origine suisse 53 rue Saint-Aubin, dépose au tribunal de commerce une marque de biscuits en 1882.

Boucherie – « Boucherie chevaline B. Carré, 15 rue Pierre-Lise. Demain samedi, nous débitons un petit poulain de lait de première qualité, cheval et plusieurs chèvres de premier choix. Saucisses, saucissons, rôtis lardés, spécialités de la maison » (*Le Petit Courrier*, 19 août 1927).

Boulangerie – 87 boulangeries en 1901 : une pour 947 habitants. La plupart sont modestes, comme la boulangerie-pâtisserie Notre-Dame, 58 rue Jules-Guitton. Le pain, vendu au poids, doit être pesé et presque toujours complété par un morceau de coupe pour faire le bon poids. Les pains les plus courants en ville sont de trois et de six livres.

Bouzy (Armand) (1887-1960) – Grand chef de cuisine, créateur du *Welcome* en 1930. Restaurant réputé et bar au rez-de-chaussée, grands salons à l'étage. Le « Tout Angers » y fait la fête pendant trente-cinq ans. Le *Welcome* est aujourd'hui propriété de la Ville d'Angers.

Brasserie – Rue Grainetière à Angers, *Vieille Brasserie des Carmes*, société en commandite pour la fabrication des bières brunes, blanches, Strasbourg, Bavière (médaillées) et des bières gazeuses, limonades et eaux de Seltz. Directeur-gérant en 1856 : H. Sailland et Cie.

Brisset (Henri) (1854-1923) – À partir d'une petite affaire reprise rue Thiers en 1880, il crée en 1889 une épicerie de gros, transformée le 24 décembre 1908 en société anonyme à succursales multiples, basée quai Félix-Faure. Ses successeurs développent un réseau de trois cents magasins (en 1939), répartis dans le Grand Ouest. Les succursales sont ravitaillées par les entrepôts d'Angers qui emploient cent trente personnes en 1960.

Brisset (Pierre) (1883-1965) – Neveu d'Henri Brisset, secrétaire de la Chambre de Commerce, l'un des fondateurs du Mouvement Républicain Populaire (MRP) en 1944, administrateur du *Courrier de l'Ouest*. Il crée la société des maisons de détail de produits de régime l'Aliment Pur, qui fusionne en 1938 avec une autre société pour former la Société des Aliments de régime *Bénédictus*.

Brunet (Gustave) (1869-1944) – D'abord imprimeur à Bordeaux, il reprend à Angers en 1907 l'épicerie fine Aux Grandes Marques, 10 rue d'Alsace. Président du syndicat de l'épicerie, membre de la Chambre de commerce de 1920 à 1942, c'est l'un des fondateurs de la foire-exposition en 1924, dont il est longtemps le secrétaire général.

Publicité Quignon-Rombach.
Vers 1920.



Dépôt des croquants Lerchy-Cadosch au greffe du tribunal de commerce, 9 novembre 1882. Arch. dép. Maine-et-Loire, 6 U 1/887.



Boîte de chocolat Brisset. Vers 1930. Arch. mun. Angers, 1 Obj 187.



Maison Sainte-Anne, futur *Grand Bazar de Paris* (actuel cinéma des Variétés). 1845. Lithographie. Arch. mun. Angers, 2 Fi 260.

Publicité Quignon-Rombach. Vers 1920.

Joailleurie • Bijouterie • Orfèvrerie • Horlogerie

QUIGNON-ROMBACH

6, Rue Chaussée Saint-Pierre, 6, ANGERS — Téléphone 2-11

Spécialité de Bijoux pour Mariages

BAGUES DE fiançailles, PIERRES DIAMANTS, COLLIERS PIERRES FINES, ETC

ORFÈVREURIE RICHIE : Argent massif, Métal argenté

HORLOGERIE SOignée :: MONTRES DE POCKET :: GRANDS, LADIES, GENTS et POPE, etc



Cafés -débits de boissons – 511 cafés et débits de boissons en 1901 (annuaire Siraudeau) : un pour 161 habitants... Cette abondance est alors générale en France. Il y a les établissements spécialisés, mais surtout les petits débits qui ont bien d'autres activités. Voici le café-restaurant-épicerie du 46 rue du Mail en 1918 : Trois tables à dessus de marbre sur pieds en fonte, deux banquettes et six chaises paillées accueillent le

client. Le comptoir est en bois blanc à dessus recouvert d'étain ; sur les étagères, une série de mesures en étain. Installez-vous : une fillette de vin blanc, un vermouth ou un amer ? D'un côté, l'épicerie ; de l'autre, la salle de restaurant meublée d'une grande table ovale à toile cirée, d'une grande banquette et de neuf chaises paillées. Une table en marbre et une petite table servent de dessertes. Une deuxième salle comporte encore deux tables et un buffet.

Cafés torréfiés – 1905 : Jean Giron, 77 rue Plantagenêt, dépose la marque *À la Fève d'Or* pour des produits coloniaux : « Spécialité de cafés verts et torréfiés, thés, chocolats et vanilles ».

Caoutchouc – François Coussedière, à la *Vulcanisation de l'Ouest*, 7 et 9 rue Parcheminerie, est spécialiste du caoutchoutage depuis 1910. Dans son atelier de la rue Michelet, « le mieux outillé de la région », trente-deux appareils permettent de réparer tous les modèles de pneus, notamment avec l'antidérapant l'Angevin. En 1929, il crée un second magasin mieux situé 37 boulevard du Maréchal-Foch. L'établissement est transféré en 1935 au 40 du même boulevard. Ce magasin est consacré aux accessoires automobiles (voir ce terme).

Cartes postales – Mars 1908 : « Grande mise en vente de cartes poissons d'avril à prix défiant toute concurrence, cartes glacées depuis 0,10 F. Louis Quartier, 43 rue Beaurepaire, seul éditeur des vues d'Angers genre sépia ». Autres grands éditeurs de cartes postales avant 1914 : Rivière, le photographe du 8 rue d'Alsace ; Valentin Laroute installé rue Toussaint depuis 1902 ; Lemarchand, rue Voltaire et Collet, rue Baudrière.

Charcuterie – « On a dit longtemps à Angers : boudin blanc de Rabault (maison fondée en 1787), rilleaux de Boisseau, andouilles des Ponts-de-Cé, gogues de Jeannin. Ces anciennes maisons ont fait place à d'autres, depuis plusieurs années déjà, et les trois charcutiers exposants qui ont soumis leurs produits au jury se sont chargés de lui démontrer que leur art est en progrès, et qu'ils ont pu réaliser dans leurs maisons respectives la perfection dans tous les genres » (*Rapport général de l'exposition d'Angers*, 1895). Médailles de vermeil attribuées à Auguste Froger, rue Saint-Aubin ; Joseph Froger, rue Saint-Laud et Beaumont, rue Voltaire.

Chaussée-Saint-Pierre (rue) – Le paradis de la chaussure à partir des années 1920 ! Le premier chausseur y apparaît en 1901. Ils sont aujourd'hui quatre, qui s'étendent parfois sur deux numéros.

Chaussures – *Manufacture de Chaussures des Bords de la Loire*, 20 bis rue d'Alsace. Anxionnaz. « La classe riche, comme la classe laborieuse, trouveront toujours à se chauffer à leur goût et à 20 % meilleur marché qu'ailleurs, à égale qualité. Il y a dans cette maison, depuis la chaussure haute fashion, à 22 francs, jusqu'au Napolitain de travail, ferré, très solide, à 7,50 F et 8,50 F. Chaussures de tresses depuis 1,25 franc » (*Le Patriote de l'Ouest*, 1892).

Chemiserie – « Toujours des nouveautés, chemises, cravates, pyjamas, faux-cols. Louis Duru, chemisier, 60 rue Saint-Aubin. L'élégance et le bon goût, c'est la devise de la maison » (1923).

Chèvre Blanche (À la) – Une grande chèvre blanche naturalisée au long poil, prise par les Gourdon comme mascotte vers 1932, est de sortie devant le magasin de bonneterie de la rue Saint-Aubin. C'est jour de braderie, profitez-en ! Caleçons, camisoles, gilets, lainages, serviettes éponges sont presque donnés...

Chocolat – Voir Gautron-Gaucher



Devanture de la charcuterie Marionneau, 19 rue de la Poissonnerie. Vers 1935. Photographie. Coll. part.



Café Bressigny, 10 rue Bressigny. Vers 1905. Carte postale. Coll. part.



Publicité pour Coussedière. Années 1920. Arch. mun. Angers, 4 J.



Carte publicitaire R. Rivière, 8 rue d'Alsace. Vers 1905. Coll. part.



À la Chèvre Blanche, mascotte du magasin, 7-9 rue Saint-Aubin. Vers 1935. Photographie. Coll. part.

Ciriers – Sourice, rue des Lices, ciriers de père en fils pendant trois générations depuis 1899. L'atelier se trouve derrière le magasin. Mais Sourice, c'est aussi la confiserie, « les meilleures dragées dans les plus jolies boîtes de baptêmes ».

Coiffure – La mode des cheveux courts « à la Garçonne » provoque peu à peu un afflux de clientèle féminine, renforcée avec l'apparition de la permanente en 1928. 7 coiffeurs répertoriés en 1840. 166 en 2003.

Confiserie – La rue Saint-Laud était, jusqu'au Second Empire, la rue des confiseurs. N'est-il point alléchant le magasin de bonbons *Au Vert Galant*, « parfaitement assorti de fruits confits et des plus élégants bonbons » ? « Le propriétaire, M. Delaunay, y a réuni, à l'instar des magasins de la capitale, une ample collection des plus jolis cartonnages, bonbonnières, boîtes de Spa, etc. Les arbres verts, les fleurs et les fruits, groupés les uns près des autres dans ce nouvel Éden présentent à l'imagination le ravissant tableau d'un printemps perpétuel » (*Journal de Maine-et-Loire*, 30 décembre 1828).

Corsets – « Avant votre départ à la mer, la montagne, la campagne, une visite s'impose chez Mme David, corsetière spécialiste, 1 rue d'Alsace, où vous trouvez le plus grand choix en corsets-ceintures, soutiens-gorge de la plus haute fantaisie, lingerie hygiénique » (*Le Petit Courrier*, 19 juin 1932).

Couscous – L'un des plus anciens restaurants de couscous est ouvert par Yves Uttwillers, 131 rue Bressigny, *Au Roi du Couscous*. « Dans un cadre colonial agréable, dégustation tous les jours de son excellent couscous, ses succulentes brochettes, ses délicieuses merguez, sa paëlla renommée » (*Guide bijou de l'Anjou*, hiver 1969-1970).

Coutellerie – Les coutelleries étaient nombreuses à Angers : quinze en 1855. Le 8 novembre 1857, elles s'entendent sur un tarif des repassages de coutellerie, « arrêté après juste discussion entre tous les maîtres couteliers » : 30 centimes pour de grands ciseaux, 25 pour un rasoir, 10 pour un bistouri. Il n'en reste qu'une en 2004 : la *Coutellerie des Poëliers*.

Couturières – 68 en 1901, les couturières avaient toute leur importance au temps où le prêt-à-porter était embryonnaire. Certaines étaient classées « Haute mode », comme Raymonde, « Robes et manteaux chics », 6 rue Voltaire en 1925, ou Valérie Agathon, 5 rue Saint-Évroult, en 1967.

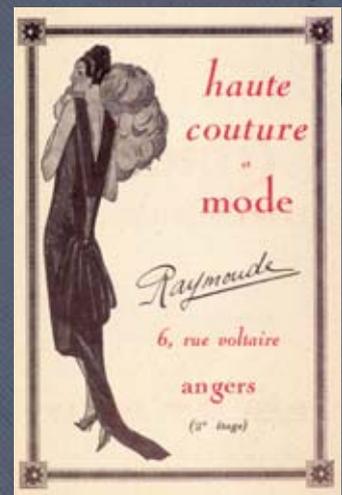
Crémierie – Pour avoir de bons crémets, allez chez les Girault, installés 2 rue Saint-Julien (actuelle rue Louis-de-Romain) en 1901. Marie, née Renéaume, est la créatrice de ces délicieux entremets faits de crème longuement fouettée, mélangée à des blancs d'œufs montés en neige, nappée de crème fleurette et saupoudrée de sucre vanillé.

Cuirs et crépins – 73 cordonniers en 1901 auxquels il faut procurer les fournitures, car bien souvent ils fabriquent, ne se contentant pas de réparer. Il y a donc place pour 12 marchands de cuirs et crépins qui proposent toute une gamme de tiges (le dessus de la chaussure), de semelles, de bouts, de lacets..., dans les matières les plus diverses : veau russe, box-calf, kid, chèvre, vache, poulain... L'un d'eux, Audrin, a donné naissance à l'actuel magasin de chaussures Pirotais.

Cycles – Angers était une ville « cycliste », centre de production de nombreuses marques de bicyclettes : La Violette, Continental, All Right, Idole...



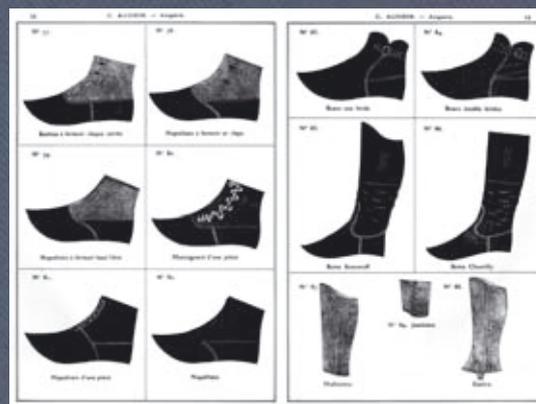
Publicité pour le coiffeur Georges, 17 rue d'Alsace. 1927. Arch. mun. Angers, 1 J 87/11.



Publicité pour Raymonde. Vers 1925. Arch. mun. Angers, 1 J.



Coutellerie Lebaron, 29 boulevard du Maréchal-Foch. Vers 1920. Miroir publicitaire. Arch. mun. Angers, 1 Obj 27.



Catalogue de cuirs et crépins Audrin (prédécesseur de Pirotais). 1905. Coll. part.



Crémierie Girault, devanture. Vers 1910. Photographie. Coll. part.



Dégriffé – En 1968, la fille du mercier-bonnetier Marcel Thomas et son époux Jacques Wellinger transforment le commerce de confections du 6 rue Boisnet en magasin de dégriffé à l'enseigne *Thomwell*. C'est le premier d'Angers, et

sans doute de la région, puisque des Nantais s'y rendaient, disant qu'ils ne trouvaient pas l'équivalent dans leur ville.

Droguerie – « À la *Palette d'Or*, maison fondée en 1822. 74 rue du Mail. Pierre Lanne, gendre et successeur de Charles Peltier. Brosserie, plumeaux, éponges de Venise, siccatif, encaustique et cire pour parquets. Cirages pour harnais et pour chaussures ; huiles de lin, de pied de boeuf et oeillette. Couleurs et vernis, droguerie pour peintures, cartons coquilles d'or et d'argent, essence de térébenthine, peintures fines, pinceaux en tous genres, boîtes et chevalets d'artistes, diamant de vitrier, mastic pour vitrier » (facture à en-tête de 1935).



Charles-Arthur Peltier et ses parents. Vers 1885. Photographie. Coll. part.



Eaux gazeuses – Un médecin et chimiste de Montpellier a l'idée d'imiter les eaux de Seltz en 1775. La fabrication reste d'abord confinée dans les pharmacies. Vers 1825, on songe à fabriquer l'eau minérale gazeuse artificielle comme boisson tonique et rafraîchissante. C'est l'engouement. L'invention du siphon en 1837 par Savarès donne un développement inouï à ce commerce. Pas de restaurant, de café ou d'épicier qui ne débite par dizaines des siphons d'eau de Seltz chaque jour.

Électricité – Le 1^{er} juillet 1890, Louis Hamelin déclare un commerce de sonnettes et d'appareils électriques, 24 rue Saint-Julien. Ainsi commencent les magasins d'électricité à Angers...

Enseignes traditionnelles –

Barbiers coiffeurs : Queue de cheval noire surmontée d'une boule de métal doré.

Bottiers : Grande botte.

Chapeliers : Bicornes ou chapeau haut de forme

Faïences (marchands de) : Lion de faïence

Pharmaciens : Croix verte

Tabac (débitants de) : Carotte (paquet de feuilles de tabac roulées).

Épicerie (la petite) – Elles fournissent tout le nécessaire pour l'alimentation, mais aussi de la droguerie, mercerie et bien souvent le verre de vin au comptoir. Aux murs, rayonnages et casiers où s'alignent boîtes, bocaux et quelques produits emballés comme le sucre, la chicorée, la lessive... Au-dessous, des emplacements plus grands pour les fûts d'huile, de lait, de vin, de sardines ou de pétrole pour l'éclairage, livrés au détail, parfois avec une pompe. Sur le grand comptoir, le moulin à café et la balance Roberval. La plupart des produits sont vendus au détail et pesés. Légumes secs, riz, farine, tout ce qui peut être gâté par les souris est renfermé dans un grand coffre en ferblanterie.

Voici quelques articles proposés en 1918 par l'épicerie-mercerie-débit de boissons du 10 chemin du Bourg-la-Croix :

Mercerie

Fil, coton à broder, laine

Lacets, galons, dentelles, boutons-pression,

épingles

Peignes, décrassoirs, buses de corsets

Encres et teintures, encaustique, crochets et

aiguilles

Pantalons femmes, camisoles, fichus, maillots

Bas, lavallières, eau de Cologne, savon, cirage...

Tissus vichy, cretonne, coton...

Épicerie

Riz, pois, haricots, cassoulet, conserves, thon,

sardines

Chicorée, tapioca, semoule, fécule, instantanés,

sucre

Margarine, épices, réglisse, sel, poivre, thé, café

Oignons, carottes, navets, salades, choux

Eau de Javel, allumettes, pétrole, verres de lampes,

mèches souffrées

Balais américains, brosses, lessives parfumées

Amidon, gomme arabique, huile de noix, d'olive

Bouchons, cristaux de soude,

jouets divers...

Vins et liquides

Madère, vermouth, Byrrh, sirops,

amer, rhums, cassis, curaçaos

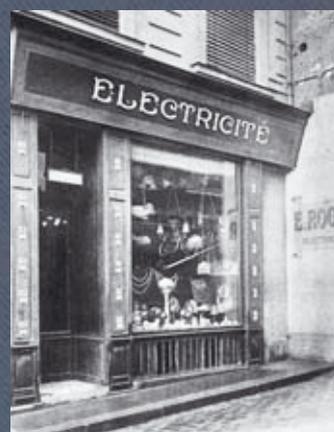
Guignolet, cherry brandy, kirsch,

eau-de-vie fine, peppermint, malaga

Triple sec Cointreau, Dubonnet

Vin blanc, rouge, limonades, bière,

siphons



Magasin d'électricité Roger, 25 rue Saint-Julien. Vers 1925. Carte postale. Coll. part.



Mercerie-bonneterie À *Jeanne d'Arc*, 22 rue Baudrière. Maurice Marais, propriétaire. Vers 1925. C'était aussi une épicerie jusqu'en 1923. Photographie. Coll. part.



Épicerie de la société coopérative Angers La Madeleine. Vers 1910. Carte postale. Coll. part.

Étrangers – Ils sont présents dans les commerces angevins dès le début du XIXe siècle. Chaque nation a sa spécialité ! Allemands dans le domaine de la musique – facteurs de pianos Herding et Gunselmann, Metzner ; une véritable colonie de Suisses et d'Italiens dans la pâtisserie et l'alimentation (pâtes) – Tschander, Conzett, Lerchy-Cadosch, Pool, Morosani, Corretti, Giovanoli, Gadola... ; des Espagnols, naturellement pour les fruits et primeurs, mais aussi pour la restauration – Carbo, Trias, Casanovas, Ripoll, Sobrino, Alemany... Ces derniers n'arrivent qu'après 1918.



Assiette publicitaire Pool-Chauvin. Vers 1900. Faïence de Malicorne. Coll. part.



Faillites – À la fin de 1931, les effets de la grande dépression économique commencent à toucher sévèrement le commerce angevin. Tel, pourtant idéalement situé rue Lenepveu, mais installé depuis septembre 1930, ne peut digérer ses 35 000 F de frais d'installation... Tel autre se voit victime d'un mauvais payeur qui s'est fait adresser des fourrures sous condition, et les a vendues sans en régler le montant... Tous indiquent que le commerce a périclité largement dans l'année 1932.

Femmes – Souvent l'épouse, tenue à l'écart des affaires par son mari, doit cesser toute activité au décès de celui-ci. Mais c'est aussi au courage et au talent de beaucoup que bien des enseignes ont pu survivre : la *Coutellerie des Poêliers*, grâce à la veuve Fleurance aux affaires de 1894 à 1923 ; les cuirs et crépins Audrin ; la droguerie *À la Palette d'Or*, rue du Mail ; les vins et spiritueux Baranger, rue Hoche ; le magasin d'antiquités de Gabrielle de Boistel...



Charlotte Peltier (1904-1978), épouse de Pierre Lanne (droguerie *À la Palette d'Or*). Vers 1925. Photographie. Coll. part.

Fleuriste – Longtemps les fleuristes ne sont autres que les nombreux « jardiniers pépiniéristes » installés à la périphérie. À partir des années 1870-1880, certains ouvrent boutique au centre, comme la veuve Dorgère, boulevard de Saumur en 1884. Ce magasin connaît une belle longévité, jusqu'en 1987.

Fourrures – Zibeline, vison, hermine, astrakan, martre, chinchilla... : il y a l'embarras du choix chez Pécha, à l'enseigne *Au Manteau d'hermine*, 13 rue Voltaire (1893-1983). Jean Pécha, venant de Moravie, a travaillé chez Révillon, à Paris.



Magasin Pécha. Vers 1955. Photographie. Coll. part.

Fraudes – Elles portent sur les poids et mesures car beaucoup d'articles sont détaillés, et sur la qualité des produits, qui affecte spécialement viandes et boissons. En 1920, *L'Ouest* titre : « Un boucher vendait de la viande avariée. Bêtes crevées et enragées, le boucher angevin achetait tout ». Le conseil municipal de novembre 1901 se préoccupe de la surveillance à exercer sur la vente de la margarine et du beurre, « l'une des denrées les plus falsifiées, on trouve de tout dans le beurre ». Certains commerçants prennent la précaution de préciser : « Beurre fin de table ne se détériorant pas ».

Fromages – « Pour l'ordonnance d'un bon repas : les fromages, les beurres de L. Gachet, 75 rue Pasteur, Angers. Rien que des marques de haute qualité ». Camemberts angevins *Le Travailleur*, *Les Prélats*.



Jean Pécha (1861-1931). Années vingt. Photographie. Coll. part.



Au Langage des Fleurs : publicité. 1912-1913. Arch. mun. Angers, 1 J 87/1.



Galeries d'art – La galerie Girard, puis Lasneret, la plus célèbre et la seule pendant longtemps, se trouvait rue Saint-Julien (1879-1953). Tous les peintres angevins y ont exposé. D'abord atelier de reliure, puis exclusivement magasin d'antiquités et objets d'art, galerie d'exposition, elle a aussi une activité d'encadrement et de dorure, de rentoilage de tableaux et nettoyage de gravures.

Galette des Rois – « Voulez-vous manger un bon gâteau de roi ? Adressez-vous 6 rue Saint-Michel, à Angers. Fabrication spéciale. Maison Jamin, fondée en 1840 » (*Journal de Maine-et-Loire*, 6 janvier 1882).

Ganterie – Les gants des *Dames de France* étaient réputés pour leur solidité. Mais avant qu'elles n'existent ? Il fallait aller *Au Myosotis*, rue Saint-Aubin, « seul dépositaire du gant Perrin dont la coupe irrécusable est si appréciée et la qualité sans rivale ». Quatre autres ganteries et deux fabricants en 1890.

Garage automobile – Principales adresses en 1935 :

- Boutin frères, place de la Visitation, marques Fiat, Delahaye, Talbot
- Citroën (agence), 48 boulevard du Maréchal-Foch et rue de Brissac
- Clénet, boulevard Foch et route d'Avrillé
- Guillon, boulevard Ayrault et rue Thiers, agence Ford
- Grand Garage d'Anjou, 5 boulevard du Maréchal-Foch et rue Paul-Bert, agence Renault
- Peugeot, 8 boulevard du Maréchal-Foch et 9 rue Thiers
- Stock-Essence, place du Pélican
- Stoll, 59 boulevard du Maréchal-Foch, marques Chenard et Walker, Panhard, Rosengart

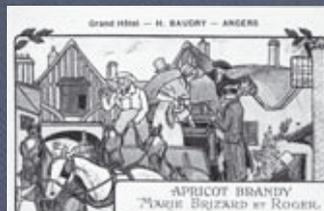
Gasnault (café) – *Grand Café du Théâtre*, mais pour tous : « le Gasnault », du nom de son propriétaire, cafetier pendant un demi-siècle, place du Ralliement (vers 1849-1899). C'est « certainement le plus vaste et le plus joli des cafés de tout l'Ouest. Sa salle spacieuse, éclairée à l'électricité, est splendidement décorée. Sa magnifique terrasse sur la place du Ralliement est un séjour des plus agréables l'été ». (*Angers, son exposition, ses monuments*, 1895). Le Gasnault a été le premier à organiser des séances de cinématographe à Angers, en juillet 1896.

Gautron-Gaucher (liqueurs et chocolats), à l'angle de la rue Saint-Aubin et du boulevard – « Cette maison, de fondation et de réputation anciennes, est la plus importante de toute la région. Ses bonbons et ses chocolats font les délices des Angevins et sont réputés partout ; ses caramels au chocolat et aux fruits, ainsi que ses Kalougas sont tout particulièrement appréciés. M. Gautron-Gaucher possède aussi derrière la gare Saint-Laud (rue Albéric-Dubois) un vaste terrain planté de cerisiers où est installée la fabrique de son guignolet d'Angers, liqueur de première marque » (*Angers, son exposition, ses monuments*, 1895).

Glace – *La Glacière du Château*, fondée sur le boulevard du même nom (actuel boulevard du Général-de-Gaulle) par Georges Joly en 1888, produit 70 kg de pains de glace à l'heure en 1899, et ce jour et nuit, grâce à un appareil à ammoniac. Joly fabrique également des eaux gazeuses et possède un double entrepôt de bières et d'eaux minérales.

Graines, semences et oignons – L'une des spécialités d'Angers, représentée par de nombreuses et anciennes maisons. En 1935 : Caillard (fondée en 1873), Camut (1877), Cesbron (vers 1885), Hamonet (1890), Louis Imbach et Hodebourg de Verbois qui toutes deux remontent aux années 1850.

Grand-Hôtel (le), place du Ralliement (1882-1919) – Sur le côté est de la place, une construction imposante : le *Grand-Hôtel*, créé par Dran aîné en 1882 sur une idée de l'architecte François Moirin. Installation luxueuse, ascenseur, cuisine très bourgeoise, salles des fêtes, vastes salons... L'immeuble est traversé jusqu'en 1896 par le passage Moirin, premier passage commercial d'Angers, réunissant les rues d'Alsace et Saint-Denis.



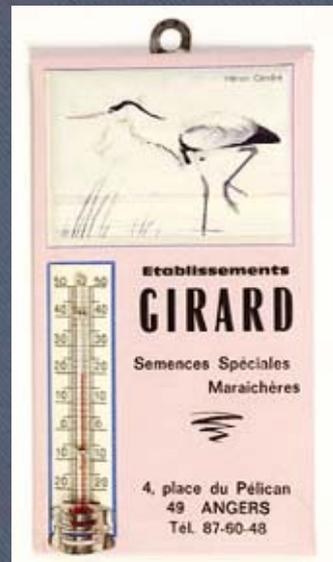
Carte publicitaire Apricot Brandy pour le *Grand Hôtel*. Vers 1910. Coll. part.



Publicité *Au Myosotis*. 1902. Coll. part.



Marque déposée par A. Gaucher, chocolatier. 10 novembre 1866. Arch. dép. Maine-et-Loire, 6 U 1/887.



Établissements Girard, semences spéciales maraichères, 4 place du Pélican. Années cinquante. Thermomètre publicitaire. Arch. mun. Angers, 1 Obj 42.



Café Gasnault : rez-de-chaussée. Vers 1910. Carte postale. Coll. part.

H

Halles – Les grandes nefs charpentées du Moyen Âge, agrandies au XVIII^e siècle, place des Halles, sont remplacées en 1870 par des halles à la Baltard, situées place Cupif (future place de la République), pour 149 étaux. Un peu fragiles, elles s'écroulent au cours d'une tempête de neige en décembre 1874. La charpente est renforcée lors de la reconstruction. Leur carrière s'achève en 1971. Le centre commercial des Halles les remplace en 1984. Il est lui-même démoli en 2004 pour être remplacé par un bâtiment de plus grande ampleur.



Les halles, place de la République. Mars 1965.
Photographie. Arch. mun. Angers, coll. Robert Brisset, 9 Fi 14703.

Herboristerie – Parmi la douzaine d'herboristeries spécialisées en 1900, celle de Jean Levieux, 9 rue de l'Oisellerie, paraît très active. Grand assortiment de plantes de première fraîcheur, mais aussi accessoires pour bandages, bas à varices... Mme Levieux, ex-interne à la maternité, est une sage-femme expérimentée. La maison prend des pensionnaires. Quatre personnes diplômées sont attachées à son service. En 1927, Levieux invente la *Boisson angevine*, « hygiénique », à base de plantes de la région et d'un prix « modeste ».

Horaires d'ouverture – Ils étaient très étendus : de 7 h 1/2 le matin à 19 heures le soir et jusqu'à 20 heures le samedi au *Palais des Marchands* ; de 8 h à 19 h, et le dimanche matin, à la coutellerie Fleurance, rue des Poëliers.

Horlogerie – Athanase Libault, 30 rue Lenepveu – horlogerie, maroquinerie, lampes électriques, machines parlantes, cylindres et disques, bijouterie nouveauté, jouets scientifiques... – organise une grande fête le 2 janvier 1909 pour l'inauguration de ses « immenses » agrandissements. Au programme : 1 – Lichonneries, 2 – Folichonneries, 3 – Concert, 4 – Bal, 5 – ??...!!! ».

Hypermarché – L'hypermarché *Record*, implanté dans la zone industrielle Saint-Serge en 1969, est calqué sur celui du Mans, ouvert en novembre 1968. Surface de vente de 12 750 m², drugstore, cafétéria, magasin de meubles et parking de près de 1 500 places. Le commerce traditionnel réagit. Avec la SIBA, filiale de *Trigano-Vacances* et la chaîne Leclerc pour l'alimentation, trente-huit détaillants se regroupent pour créer un hypermarché communautaire, *Trigano 49*, ouvert en février 1970 à l'emplacement des usines Bessonneau.



Herboristerie Levieux, 9 rue de l'Oisellerie.
Vers 1910. Arch. mun. Angers, 4 Fi 2611.

I

Instituts de beauté – Inconnus à Angers sous cette dénomination avant la fin des années quarante. Salons de coiffure et parfumerie dispensent les soins de beauté dans leur salon. Le salon de Jean-Charles Lacaze, rue d'Alsace, à partir de 1928, a beaucoup de succès.



Chantier de construction de Super M au
Chapeau-de-Gendarme. 1972.
Photographie. Arch. mun. Angers

J

Jouets – Les magasins spécialisés en jouets sont de création récente. Autrefois, mis à part chez des créateurs comme Bayol, rue David-d'Angers, on les trouvait dans les boutiques de bimbeloterie, les grands magasins ou les bazars, au milieu de la parfumerie, maroquinerie, verrerie, des articles mortuaires ou de ménage...



Carton d'invitation à la fête du
2 janvier 1909. Coll. part.



Langlois (Léon) (1874-1951) – Né à Nice, négociant à Paris, il reprend le magasin de tissus et confections pour dames *Au Sans Pareil*, carrefour Rameau en 1907. animateur de la vie commerciale et festive angevine, c'est, avec Brunet, le créateur de la foire-exposition, qu'il dirige de 1924 à 1951. Membre de la Chambre de commerce, il fonde

l'Union des syndicats du commerce et de l'industrie de Maine-et-Loire.

Librairie – Que propose à ses clients la future librairie du Roi-René, 5 rue de l'Aiguillerie, en 1916 ? Fournitures de bureaux, nouveautés des éditeurs de Paris et de la province, images, objets de piété, fantaisies religieuses. Maroquinerie, menus et cartes postales. La maison est spécialisée en missels et livres de piété.

Lingerie – Lingerie pour dames, toute la layette des bébés et la toilette des enfants, linge de maison, dentelles de Luxeuil et de Venise. À l'angle des rues Lenepveu et Saint-Georges, l'enseigne *À la Lingerie des Vosges* est réellement créée par un Vosgien, E. Robin, en 1895.

Livraison à domicile – Courante autrefois. Même pour trois bobines de fil, la mercerie Audas et Joudon la pratique. D'ailleurs, il n'est pas de bon ton de porter des paquets dans la rue. Le pain aussi est livré à domicile. Chaque maison se distingue par la couleur de ses voitures ou tricycles de livraison.



Ameublement Guilleux : facture. 11 mars 1896. Coll. part.



Vitrine Grolleau. Vers 1965. Coll. part.



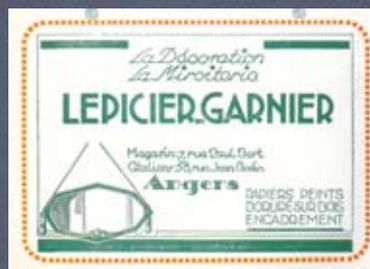
Maréchal-Foch (boulevard du) – Boulevard de l'automobile en 1935... (voir l'article « Garage »)

Maroquinerie – Quelques grands fabricants angevins, comme Abrivard, 33 rue des Lices de 1896 à 1919, se sont fait un nom en diffusant largement leurs sacs, malles, emballages, sellerie, harnachement et aussi véhicules d'enfants.

Meubles – Représentés par un grand nombre de maisons. Ce secteur est l'une des spécialités du commerce angevin.

Miroiterie – Il n'y avait qu'un miroitier en 1905. Avec le développement des glaces pour devantures, ils sont déjà trois en 1911. Le commerce de miroiterie, papiers peints, dorure sur bois et encadrement Lépiciier-Garnier, 7 rue Paul-Bert, a donné naissance à l'actuelle entreprise des *Miroiteries de l'Ouest*.

Musique – Les premiers facteurs de pianos, Herding et Gunselmann, s'installent en 1840 rue des Lices. De cet atelier descend la maison Grolleau, dont le nom apparaît en 1890, toujours en activité en 2004.



Publicité Lépiciier-Garnier. 1927. Arch. mun. Angers, 1 J 87.



Enseigne de la librairie du Roi-René, par Charles Berjole. 1922. Arch. mun. Angers, 1 J 193.



Naturalistes – Otto Siégel, fourreur naturaliste, rue Saint-Laud, en 1890. Atelier spécial de préparation d'histoire naturelle, montage d'animaux, trophées de chasse, tapis avec têtes... Pécha lui succède en 1891, puis s'installe rue Voltaire.

Nouveautés (magasin de) – Vend les étoffes les plus à la mode et toutes sortes d'objets de fantaisie.



Poissons naturalisés. Vers 1910. Carte postale. Coll. part.



Objets de piété – Librairies, papeteries, maroquinerie et même épicerie vendent chapelets, médailles, missels... Deux adresses sont plus spécialisées dans ce domaine vers 1920 : À *la Croix d'Anjou*, 1 rue Saint-Aubin et À *Notre-Dame-des-Victoires*, au 5 de la même rue.

Oisellerie – 37 rue Plantagenêt, la maison Seringot affiche en 1880 les neuf médailles récompensant sa grande collection d'oiseaux français et étrangers pour appartement, poissons rouges et gris... Pierre Seringot fabrique cages et volières, possède une faisanderie faubourg Saint-Jacques.

Optique – Au départ, l'optique n'est pas distincte de la bimbelerie. Beaucoup de lunettes sont vendues par les colporteurs. Dartige paraît le premier à se spécialiser en optique et lunetterie dans les années 1830. C'est l'ancêtre du magasin Verchaly actuel.

Oribus (marchande d') – L'oribus est une chandelle de résine destinée à l'éclairage, que l'on place sous la cheminée, parce qu'elle fume beaucoup !

Ornements d'église – En 1939, trois grandes maisons offrent un choix immense d'articles religieux, d'une belle qualité artistique : Blanvillain place Freppel, Emmanuel Martin rue Hoche (*Au Calice d'Or*) et Pierre Pouplard rue Saint-Georges.



Intérieur du magasin *Au Calice d'Or*, rue Hoche. Vers 1925. Carte postale. Coll. part.



Magasin des demoiselles Durand, 1 rue Saint-Aubin. Vers 1910. Photographie. Coll. part.



Carte de 1^{er} avril éditée pour l'opticien Bourdais. Vers 1910. Coll. part.



Pain – « M. Juliard [20 rue Plantagenêt], parmi les premiers, a compris que la boulangerie devait chercher à sortir du classique pain de 12 livres, 6 livres, 3 livres, rond, plat ou fendu et devenir magasin de luxe, étudiant et trouvant des produits de luxe, voire même du pain de gluten à l'usage des ennemis du sucre dans l'alimentation journalière » (*Rapport général de l'exposition*, 1895).

Palais des Marchands – Le 29 octobre 1875, Rémy Chanlouineau s'associe à Rémy Mondain et à Louis Volerit pour faire de son magasin de nouveautés, créé en 1863 rue Baudrière avec Alexandre Roy, un établissement sur le modèle du *Grand Bon-Marché de Paris*. Les bâtiments, œuvre de l'architecte Réchin, sont inaugurés le 16 octobre 1882. C'est le premier grand magasin d'Angers et l'un des plus importants de province. Il a spectaculairement disparu dans un gigantesque incendie, le 21 novembre 1936.

Parapluies – Un conseil ! Avant de faire vos achats..., allez visiter la *Parasolerie Saint-Aubin*, créée par Armand Derouet en 1908, 50 rue Saint-Aubin. Tout ce qu'on désire au meilleur prix en parapluies, cannes, maroquinerie, articles de voyage. Réparations.

Parfumerie – Pour adoucir votre peau, utilisez la crème Clavreul à la glycérine. Auguste Clavreul, le grand parfumeur chimiste de la place du Ralliement jusqu'en 1920, vous fournira d'autres spécialités : lait d'iris de Pontassière, glycérine toilette boriquée, pâte dentifrice, eau céphalique...



Devanture de la boulangerie Juliard. Vers 1900. Photographie. Coll. part.



Cuisine exposée au Palais des Marchands. Vers 1910. Carte postale. Coll. part.

Pêche (articles de) – Favry certes, mais aussi Hervigot, ancienne maison Gaultier-Avrillon, 38 rue de la Roë. Hervigot est un fin pêcheur, sa femme, excellente gestionnaire. Il prépare les cannes, les asticots... Elle s'occupe de la vente et avait coutume de dire : « Je donne des ordres et je n'en reçois pas ». Tous les matins, son mari allait relever la cote de la Maine.



F. Favry, articles de pêche, 9 quai National : facture. 28 février 1927. Arch. mun. Angers, 4 J.

Pelé (Alfred) – Négociant en épicerie, vins et spiritueux, place du Ralliement (1859-1917). Trois principes - quantité, qualité, petits prix - et un labeur acharné le propulsent au premier rang des maisons de province. L'épicerie débite 500 kg de café par jour en 1913. La charcuterie abat 1 664 porcs en 1914... Une succursale est créée rue de la Gare en 1905, d'immenses chais sont inaugurés en 1912 rue Claveau (actuel cinéma *Les 400 Coups*).

Pharmacie – Un conseil de la *Grande Pharmacie Trédille*, 6 rue Voltaire : « Pour supporter une grande fatigue, un long travail intellectuel, une veille prolongée : prendre une croquette de Cho-Kola Trédille toutes les heures, à la pâte de Kola fraîche, aux sèves de coca, de coffea et de cacao » (*Almanach illustré* pour l'année 1898).

Philatélie – Sitôt fondée la société philatéliste de l'Anjou en mars 1926, Étienne Devy ouvre le premier magasin spécialisé rue des Lices.

Photographie – À l'exposition d'Angers de 1877, les deux principaux photographes sont Berthault et Maunoury. Ce dernier surpasse encore Berthault en faisant construire 41 rue des Lices un hôtel spécial pour la photographie, avec galerie de pose et aménagements modernes, ouvert en 1879.

Pipes – « *Au Beau Culottage*. Auguste Bellanger, passage Moirin. Fabrique de pipes garantissant le culottage de ses écumes, réparations » (*Annuaire de Maine-et-Loire*, 1890).

Pizzeria – *Papa Tino*, place Romain et rue du Cornet, ouvre en 1972 à l'emplacement d'un café. C'est l'une des plus anciennes.

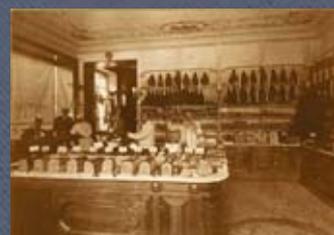
Poissonnerie – Chez Raynard, 39 rue Bodinier, « Poissons de toutes sortes, gros et détail, conserves. Spécialité d'huîtres. Vente annuelle, trois millions » (1901). N'oubliez pas non plus le vivier de chez Pelé avec son rocher d'où jaillit une eau limpide...

Poupées – Lingerie, ouvrages de dames : la maison *Au Pauvre Georges*, 19 rue des Poëliers dans les années trente à soixante, est aussi « Clinique des poupées ». Ses multiples tiroirs sont remplis de pièces détachées pour toute réparation.

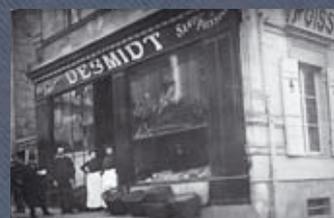
Psychologie commerciale – Madame Derouet, à la *Parasolerie Saint-Aubin*, se souvient... « On avait un commerce avec des chaises, eh bien, je dois dire qu'une personne qui s'assied sans y être invitée, on ne lui vend rien ! Ceux qui viennent le soir, au moment de la fermeture, rien non plus. Ce n'est pas de la clientèle qui achète. Un monsieur en bonne fortune entre avec une femme : aucun problème. Au contraire, un jeune couple marié arrive. Là, c'est quelque chose d'effrayant. La jeune femme veut avoir l'air d'être très renseignée, alors... ce n'est pas une clientèle agréable. Dans le commerce, on peut faire des études psychologiques. On avait comme cliente Madame de N***. Elle vint un jour, choisit dans les écrans une bijouterie et dit à ma mère : « Voyons Madame, c'est pour un cadeau de mariage... Quelle différence allez-vous me faire ? » Et Maman de lui répondre : « Madame, si je participe au cadeau, vous m'invitez au champagne ». Elle resta interloquée ».



Alfred Pelé. Vers 1890. Photographie. Coll. part.



Vue intérieure de la charcuterie Pelé, place du Ralliement. Vers 1913. Photographie. Coll. part.



Poissonnerie Desmidt, 39 rue Bodinier. Vers 1900. Carte postale. Coll. part.



Devanture de la *Parasolerie Saint-Aubin*, 50 rue Saint-Aubin. Vers 1914. Carte postale. Coll. part.



Magasin Boulanger, quincaillerie française et étrangère, place du Pilori et rue Milton (Lenepveu) : facture. Années 1860. Coll. part.



Quincaillerie – Le magasin de bricolage d'autrefois : outillage, ferronnerie, carrosserie, articles de ménage, chauffage, éclairage, clouterie, pointes, fils de fer, colles, brosse, droguerie... pour satisfaire tous les besoins. Il n'en subsiste qu'une seule, 66 rue Jules-Guitton.

R

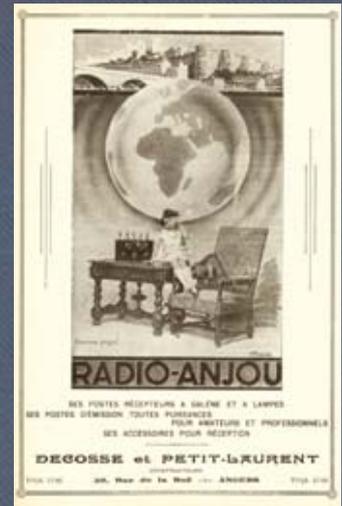
Radio – Vers 1930-1960, la rue de la Roë se spécialise dans les nouveaux moyens de communication : TSF, télévision. La plus ancienne maison de radio de l'Ouest, *Radio-Anjou*, y est ouverte en 1923.

Reliure – Parmi les dix ateliers de reliure en activité en 1830, l'un d'eux subsiste encore aujourd'hui : celui de Defody, transmis à la famille Seguin en 1929, 26 rue David-d'Angers.

Restaurant ouvrier – À *l'Abeille Dorée*, chez Alemany, 3 rue Lenepveu, un plat ne coûte que 20 centimes, le meilleur marché de tout Angers.

Restrictions – Les ersatz sont rois pendant les années noires de la deuxième guerre mondiale. L'huile manque-t-elle : apparaissent Royal Saladeur et Unic. La vinaigrerie Durbecé, rue Dacier, fabrique un ersatz d'assaisonnement pour salades, le Louit, sous licence de l'entreprise bordelaise du même nom. Vinaigre, moutarde, dérivé d'algue, produits amylacés, fines herbes et sel : c'était assez bon aux dires des contemporains (souvenirs d'Alfred Baussin).

Rigolets – Sorte de fouasse très plate qui se vend beaucoup à Angers au XIX^e siècle. Les marchandes les tiennent au chaud sous une couverture de laine. Le rigolet est remplacé vers 1900 par le gâteau Franco-Russe.



Publicité pour *Radio-Anjou*.
Octobre-décembre 1925.
Arch. mun. Angers, *Le Pays d'Anjou*.

S

Salon de thé – *Maryvonne*, 56 boulevard Foch de 1934 à 1980, le salon de thé le plus « couru » d'Angers. Ses pâtisseries, ses chocolats ? Parfaits. Ses crêpes dentelles, ses glaces ? Un régal !

Sanitaire – La rubrique « appareils sanitaires » n'apparaît pas dans les annuaires avant les années trente. Si vous voulez vous faire aménager une salle de bains en 1900, et vous n'êtes pas très nombreux à le faire, il faut vous adresser à un chaudronnier-ferblantier-plombier-fumiste.

Sport (articles de) – E. Robert, représentant de la maison anglaise A.-A. Tunmer and Co, ouvre les premiers magasins pour sportifs en 1911, 20 rue Boreau et 61 rue Saint-Laud. Tous les sports sont en rayon : cyclisme (bas, collants, maillots...), tennis (raquettes, presses, balles...), gymnastique, tir, football, skating... Vous pouvez y faire réparer vos raquettes ou vos patins.

Surgelés – L'épicerie fine Goudot, 6 bis boulevard Foch possède après 1945 l'un des premiers rayons de surgelés. Des fraises, des framboises surgelées : un événement !



Crêpes dentelles Les Maryvonne, marque déposée par E. Guittou fils. Vers 1940.
Boîte lithographiée. Arch. mun. Angers, 1 Obj 131.



Camionnette du Comptoir Sanitaire Angevin, 5 bis rue Saint-Serge. Vers 1930. Carte postale. Coll. part.

T

Tabletterie (ouvrages de) – Échiquiers, jeux de trictrac, de dames, d'échecs, boules pour billards, tous ouvrages en ivoire, ébène... Souvent vendus dans les bureaux de tabacs, avec les articles pour fumeurs.

Teinturerie-blanchisserie – Trois grands établissements se taillent une bonne part de la clientèle dans la première moitié du XX^e siècle : Brémont, ancienne maison Audusson-Guillaume, qui remonte à 1820 ; La *Teinturerie lyonnaise*, fondée en 1845 et rachetée vers 1945 par le troisième grand établissement, *La Teinturerie moderne*, ancienne maison Tourmeau-Diacre ouverte au début du siècle. À eux trois, ils comptent neuf magasins et trois usines de blanchissage. Dernier venu vers 1943 : les teinturerie Tounett, avec un atelier et trois magasins.



Teinturerie lyonnaise : facture. 21 novembre 1911.
Arch. mun. Angers, 4 J.

Télévision – « Cultivateurs et ruraux, n'achetez votre téléviseur qu'à un spécialiste. Trois équipes de techniciens assurent le dépannage dans les 24 heures. *Radio-Télévision Hubert Morin*, 35 rue de la Roë » (publicité de 1966).

Tissus – *ABC, À la Petite Fermière, À la Ville de Lyon, À la Ville de Roubaix, Allaume, le Comptoir des Textiles, Dralux, Maison Pierre, le Paradis de la Soie...*, quel choix encore en 1967... Tous ont disparu.

Transports, déménagements – Il y a toujours eu des entreprises de roulage, de camionnage, de location de voitures. Les plus connues au XX^e siècle sont la *Compagnie des Petites Voitures*, Lucas et Underberg, Vanneville, Dusolier, Guilleux, Tellier et Jaunault, Siroux.



Entreprise de transports Lucas et Underberg Frères, 38 rue Marceau. Vers 1913. Carte postale. Arch. mun. Angers, 4 Fi 1389.



Tissus E. Bouillon, fabrique de bonneterie. Vers 1930. Carte postale. Coll. part.



Vins et spiritueux – Vingt négociants en 1935 pratiquent ce commerce en gros. Les registres des marques de fabrique conservent les nombreuses inventions de l'un d'eux, Gaston Rosin. En juillet 1913, il dépose la marque « Goudron Rosin » à l'effigie d'un diable hilare : « Fini le tourment de la soif. Recommandable par sa richesse en éléments balsamiques, c'est un des plus merveilleux stimulants des voies digestives ».

Vannerie – Beaucoup d'objets de la vie quotidienne étaient autrefois en vannerie. Treize vanniers exercent à Angers en 1901. L'affaire la plus importante est aux mains des Lemonnier, de père en fils depuis 1825, rue de la Poissonnerie, puis 4 place de la République, et enfin 40 (actuel 60) boulevard du Maréchal-Foch en 1920. Les Lemonnier sont spécialistes des berceaux en osier, des paniers pour automobiles et bicyclettes, pour la pêche, les usines, les marchands de vins, les bouchers... Ils proposent aussi meubles de jardin, tapis, toiles cirées, maroquinerie, filets à provisions... En 1927, Camille Lemonnier ouvre une succursale à La Baule, mais cède son commerce en mai 1929 à Jules Théveny. L'affaire n'est pas reprise lors du départ à la retraite de ce dernier, vers 1963.



Maison A. Degournay, vins et spiritueux en gros, 49 rue Toussaint. Vers 1925. Carte postale. Coll. part.



Welcome (le) – Voir Bouzy.



Zinguerie - ferblanterie – Les articles de ménage étaient autrefois en fer blanc, en tôle ou en cuivre. Henri Verron, 48 rue Baudrière, fabrique à la demande lessiveuses, bassines, réservoirs et installe tout système de chauffage à domicile. À son voisin du 70, le sabotier Lebreton, il fournit un fond pour un vieil arrosoir et soude une pièce sur un broc en 1894. Rien n'est perdu !



Ferblanterie H. Verron, 48 rue Baudrière. Vers 1890. Photographie. Coll. Robert Brisset, 9 Fi 11236.



Publicité pour les berceaux en osier. A. Lemonnier. Vers 1910. Carte postale. Coll. part.

BIBLIOGRAPHIE

- Sources imprimées
- Annaires de Maine-et-Loire, annuaires Siraudeau
 - EXPOSITION NATIONALE D'ANGERS, 1895 : Rapport général et catalogues.
 - FOIRES-EXPOSITIONS, catalogues
- Études historiques
- Angers XXe siècle, sous la direction de J. Maillard, Ville d'Angers, 2000.
 - Article « Commerce », par J. Jeanneau, p. 74-77.
 - AGENCE D'URBANISME DE LA RÉGION ANGEVINE (AURA), Atlas de la région angevine, 1993, p. 98-101.
 - LETELLIER (Dominique), BIGUET (Olivier), « Une œuvre retrouvée d'Hector Guimard : le magasin Coutolleau à Angers », dans Archives d'Anjou, n° 5 (2001), p. 180-195.
 - CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE D'ANGERS : Études et rapports.
 - GONNEAUD (Hélène), Les pharmaciens à Angers au XIXe siècle, Angers, 1999, 92 p. dactyl. (Mémoire de maîtrise, Université catholique de l'Ouest).
 - INSTITUT DES SCIENCES SOCIALES ET ÉCONOMIQUES DE L'OUEST, DENIS (Jean-Claude) dir., Le commerce angevin, rapport de synthèse, 1968, 100 p. dactyl. + annexes.
 - JEANNEAU (Jacques), Angers et son agglomération, Paris, La Documentation française, 1974, p. 26-31.
 - RIFFLARD (Robert), Historique des commerces et artisans à Angers depuis 1880, Angers, 1989, 205 p. (Comporte malheureusement de très nombreuses erreurs).
 - TIJOU (Gérard), Cafetiers et cabaretiers à Angers et en Anjou (1870-1914), 2 vol., Rennes, 1983, XIV-226 p. dactyl. (Mémoire de maîtrise, Université de Rennes II).
 - UNIVERSITÉ D'ANGERS : Mémoires de maîtrise d'histoire sur les quartiers d'Angers (XVIIIe-XXe siècles).

« Au Bonheur des Angevins ». Les commerces d'Angers dans l'histoire, XIXe-XXe siècles.

Publication éditée par la Ville d'Angers à l'occasion de l'exposition présentée salle Chemellier, du 28 mai au 22 août 2004.

Réalisation

Rédaction : Sylvain Bertoldi, service Archives-Documentation-Photothèque, assisté de Marie-Luce Fabre
Mise en page, création graphique : Valérie Besnier, service Information-Communication
Numérisation : Setig-Palussière ; Bruno Amiot, Claire Pettorelli, service Archives-Documentation-Photothèque ; P. Guiraud
Impression : Setig-Palussière

Partenaires

Agence d'urbanisme de la région angevine (AURA)
Chambre de commerce et d'industrie, Cristiana Pavie, archiviste
Le Courrier de l'Ouest, Yvan Duvivier

Prêts et témoignages

Mmes et MM. Belluet, Berrué, Bertagnolio, Brisset, Bruel, Carriou, Cesbron, Charrier, Chauffournier, Chéné-Rome, Coignard, Courbet, Degouy, Dixneuf, Dronne, Faucou, Faure, Ferré, Gaillot, Gasnier, Gilabert, Girault, Guiraud, Guitton, Jeannin, Jouault, Laiyet, Lanne, Le Calvez, Le Gallou, Le Guyader, Lebreton, Legay, Leicher (librairie Candide rue Montault), Léveillé (Antiquités Au Coin du Feu, rue Toussaint), Mahé, Marais, Marionneau, Martin, Marzin, Maunier, Maurice, Meslet, Jacques Michel (antiquaire à Guémené-Penfao), Mir, Moire, Moreau, Mouchet-Vienne, Oger, Paineau, Pavie, Pécha, Mme Pernès (Aux Caprices du Temps, rue Toussaint), Pineau, Pirotais, Poupard, Rebendenne, Richer, Saulnier, Seguin, Simon, Jean-Pierre Suptot (Absinthe Antiquités, avenue Pasteur), Trouvé, Urban, Viau, Viéron, Wasse, Wellinger et tous ceux qui ont aidé à la réalisation de cette exposition.

Archives départementales

Musée de la Chaussure, Saint-André-de-la-Marche
Musées d'Angers

Nos vifs remerciements à tous

Crédits photographiques :

Fonds iconographiques anciens : Robert Brisset, Alexandre et Paul Bruel, Jacques Evers, Valentin Laroute
Thierry Bonnet, Ville d'Angers
Agence d'urbanisme de la région angevine (AURA)
Éric Jabot, Arch. dép. Maine-et-Loire

Pascal Guiraud

